

JOURNAL DES DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

SAINT-SIMON

(SUITE)

L'Europe jalouse ne pouvait voir d'un œil satisfait ses deux plus beaux royaumes réunis dans la main du puissant souverain dont l'orgueil et l'ambition la tenaient constamment en éveil depuis tant d'années. Sous le nom de son petit-fils, c'était en effet Louis XIV qui régnait désormais en Espagne, aussi absolument que sous le sien en France. L'Empereur, obstiné à rêver la possession de la Monarchie espagnole pour son second fils l'Archiduc Charles; Guillaume III, l'âme de toutes les coalitions formées contre la France depuis trente ans, et la cheville ouvrière des récents traités de partage considérés maintenant comme non avenus, se mettent à la besogne: une coalition nouvelle se forme; une guerre générale se déclare. La mort de Guillaume n'y apporte point d'arrêt; en Angleterre, le gouvernement de la reine Anne, en Hollande le grand pensionnaire Heinsius, héritent de ses haines, et poursuivent après lui ses desseins.

La guerre n'effrayait pas Louis XIV, il la connaissait d'ancienne date, et allait au-devant d'elle d'un front superbe et serein. « Le bonheur du Roi. » — comme on disait aux jours de ses triomphes, n'était-il pas là, pour répondre par des victoires aux menaces de ses adversaires?

Oui, Sire; mais tout bonheur s'use, et les conditions nécessaires à la durée de celui-ci subsistaient-elles toujours?

Il eût suffi à Louis XIV, pour s'édifier sur ce point, de promener autour de lui un regard dégagé de toute infatuation personnelle. Quels vides s'y étaient faits!

Plus de Colbert, pour entretenir dans les coffres de l'État le nerf de la guerre; plus de Louvois pour organiser les armées; de Turenne et de Condé, ni de Luxembourg même pour les commander.

Presque au début des hostilités, Catinat, méconnu et repoussé, s'ensevelissait dans sa retraite de Saint-Gratien; plus tard, la disgrâce venait frapper Vauban, coupable d'avoir présenté au Roi le plan, sagement conçu par lui, d'un nouveau système d'impôts, qui eût allégé les charges écrasantes du peuple; et Vauban, malgré ses longs services, s'éteignait dans le chagrin, sans que le roi qui lui devait tant de villes prises sur l'ennemi, tant de villes défendues pour la France, témoignât le moindre regret de l'avoir perdu. Catinat et Vauban, ces deux grands hommes de guerre, ces deux grands hommes de bien, comme Saint-Simon les aime et les honore, tout « gens de peu » qu'ils sont! comme il nous les fait aimer et honorer! En revanche, comme il nous fait connaître dans toute leur incapacité présomptueuse les Tallard, les Villeroy, et ce la Feuillade qu'il mentionne de la façon que voici:

« Je ne crois pas qu'il y ait eu de plus folle tête ni de plus malhonnête homme jusqu'à la moelle des os! »

Tels étaient les généraux que la faveur plaçait à la tête des forces militaires de la France. Et celles des alliés marchaient sous les ordres d'Eugène et de Marlborough!

Pour ministre dirigeant, on avait Chamillart
« C'était un grand homme, qui marchait en

» dandinant et dont la physionomie ouverte ne
 » disait rien que de la douceur et de la bonté, et
 » tenait parfaitement parole. Sa femme était
 » vertueuse et polie, mais elle ne savait que jouer
 » sans l'aimer, mais faute de savoir faire autre
 » chose et que dire..... C'était la meilleure et la
 » plus sotte femme du monde, et la plus inutile à
 » son mari ».

On peut compléter le portrait du successeur de Colbert et de Louvois par l'épigramme sous forme d'épithaphe qui courut sur son compte au moment de sa chute, et que nous citons plus ou moins exactement de mémoire :

Ci-git le pauvre Chamillart,
 De son roi le protonotaire.
 Il fut un héros au billard
 Un zéro dans le ministère.

Ainsi que la plupart des ministres de Louis XIV, Chamillart sortait du Parlement. Son habileté au billard, appréciée de quelques Seigneurs de la Cour, l'avait en effet, sur leur recommandation, introduit dans l'intimité de Louis XIV, grand amateur de ce jeu ; un caractère sympathique, l'aménité de ses manières lui avaient valu la protection de madame de Maintenon. Par malheur, la situation critique de la France réclamait d'un homme d'État d'autres talents et d'autres qualités. Saint-Simon tenait en médiocre considération ce bourgeois parvenu, et s'était quelque temps refusé à toute relation familière avec lui.

Cependant la Maréchale de Lorges négociait secrètement le mariage de son fils avec une fille du ministre en faveur. La chose se traitait à l'insu de Saint-Simon. Elle arrive à bien, Saint-Simon l'apprend, s'indigne, et peu s'en faut que le gendre et la belle-mère n'en restent à jamais brouillés.

Mais à cette occasion, il entre en explication avec Chamillart, et un changement complet s'opère dans ses sentiments. Les vertus domestiques du ministre, sa probité délicate, dont il cite des traits singuliers, conquièrent son estime. Il se lie avec lui, ainsi qu'avec ses trois filles, d'une étroite amitié, et Chamillart, le protégé de madame de Maintenon, prend place dans ses affections à côté des Pontchartrain et des Beauvillier.

A partir de l'acceptation du Testament de Charles II, les affaires d'Espagne occupent Saint-Simon autant que les affaires de France. A vrai dire, elles ne peuvent guère en être séparées. Faits de guerre, mouvements des armées, négociations diplomatiques, intrigues politiques ou privées, il expose les événements et leur cause ; il nous en montre les agents, et particulièrement cette fameuse princesse des Ursins, qui fut quelque temps le ministre tout-puissant de la Monarchie Espagnole. Saint-Simon en parle d'autant mieux que, d'ancienne date, il possédait son

amitié et connaissait toute sa vie. Dans ces amples récits, la grande histoire peut puiser des renseignements précieux. Nous lui laisserons ce vaste champ dont l'étendue nous effraie, bornant notre ambition à glaner ceux qui, dans des limites beaucoup plus restreintes, continuent de nous offrir à Versailles des aspects non moins curieux et non moins instructifs de la personne du Roi, de l'intérieur de sa famille et de sa cour.

La grande alliance entre les puissances ennemies de la France n'était pas encore signée, et déjà l'Empire impatient avait commencé la guerre. Quelques succès signalaient l'entrée en campagne des armées françaises, et nul ne s'inquiétait de ce qui allait suivre, quand un autre sujet d'alarmes vient tout-à-coup secouer les esprits. Un vendredi soir, Monseigneur, à peine retiré chez lui, se trouve pris d'une indigestion soudaine, et en danger de mort, — fin peu héroïque pour l'héritier du trône de France, mais en rapport, il faut le dire, avec son naturel, qui ne l'était pas davantage.

« Il avait passé la journée à Meudon, où il n'avait fait que collation, et au souper du Roi s'était crevé de poisson. Il était grand mangeur comme le roi et les reines sa mère et sa grand'mère ».

La maison d'Autriche ne le cédait en rien sur ce point, paraît-il, à la maison de Bourbon, dont les princes semblent tous avoir compté au nombre de leurs qualités héréditaires un robuste appétit.

Le Roi accourt près de son fils ; tout le palais est en émoi. — Mais l'émoi se dissipe. L'heure fatale n'est pas encore venue ; le Roi conserve son fils, et la France son Dauphin.

La France, la Cour, la famille royale même n'en éprouvaient pas au fond une bien grande impression de joie. Pourtant Paris aimait Monseigneur, observe Saint-Simon, « peut-être parce qu'il y allait souvent à l'Opéra ».

La raison est assez mince. Quoi qu'il en soit, les Dames de la Halle croient devoir, entre tout le reste, manifester leur affection pour lui.

« Elles en députèrent quatre, de leurs mailles tresses commères, pour aller savoir des nouvelles de Monseigneur... Il les fit entrer. Il y en eut une qui lui sauta au collet et qui l'embrassa des deux côtés ; les autres lui baisèrent la main. Elles furent fort bien reçues. »

Bontemps, le valet de chambre de Louis XIV, les promène lui-même par tous les grands appartements de Versailles. Elles dînent avec lui ; Monseigneur leur donne de l'argent, le Roi leur en envoie ;

« Elles se piquèrent d'honneur ; elles en firent chanter un beau Te Deum à Saint-Eustache puis se régalaient. »

Les Dames de la Halle avaient l'âme noble. Elles jouaient un rôle important sous l'ancienne mo-

narchie et ont beaucoup perdu au triomphe de la Démocratie.

Quelle puissance et quelle tradition du passé sont encore debout aujourd'hui?

La mort venait de poser le pied sur le seuil de Versailles, et l'en avait retiré; c'était une première tentative et un premier avertissement. Le moment approchait où elle allait reparaitre, pour franchir ensuite ce même seuil bien des fois. La voici, elle arrive, elle frappe, et le coup ne pardonne pas. La victime qu'elle atteint, c'est Monsieur.

Le vide que ce prince laissait dans l'État était nul; on ne peut en dire autant de celui qu'il laissait à la Cour. Personne ne connaissait plus à fond toutes les questions d'étiquette et de cérémonial, et ne se montrait plus rigide observateur de leurs règles. Ainsi nous l'a fait voir, encore adolescent, Mademoiselle de Montpensier. — « Vous êtes un tripoteux » — lui disait avec humeur la reine-mère. — Monsieur était resté un « tripoteux » toute sa vie, vouée d'ailleurs aux petites choses, et particulièrement aux soins minutieux et sensuels de son propre individu.

Était-ce tout-à-fait sa faute? Et n'y avait-il en lui rien dont on eût pu tirer un meilleur parti? — Il ne manquait pas de bravoure, et l'avait prouvé dans les premières guerres de Louis XIV. L'an 1677, près de Cassel, il était même sorti vainqueur d'une bataille livrée par lui en personne au prince d'Orange. Luxembourg, à la vérité, commandait sous ses ordres; mais à Monsieur, qui, en chargeant l'ennemi, avait eu un cheval tué sous lui, revenait réellement une part notable dans la victoire.

« Dès ce moment, » ajoute Saint-Simon, « la » résolution fut prise, et depuis bien tenue, de ne » jamais donner d'armée à commander à Monsieur. »

Monsieur, repoussé des occupations viriles, vécut dès lors d'une vie tout efféminée, avili par les vices que l'oisiveté entraîne, surtout chez les princes. Sauf cette bravoure que Saint-Simon lui reconnaît, « Monsieur, dit-il, n'avait que les » mauvaises qualités des femmes. » — Les Mémoires antérieurs parlent du second fils d'Anne d'Autriche comme d'un enfant si joli et si mignon qu'on s'amusait à l'habiller en fille, préludant ainsi à cet amoindrissement de caractère. Le voici, tel qu'il était au début de la soixantaine.

« C'était un petit homme ventru, monté sur des » échasses, tant ses souliers étaient hauts, tous » jours paré comme une femme, plein de bagues, » de bracelets, des pierreries partout, avec une » longue perruque tout étalée au-devant, noire » et poudrée, et des rubans partout où il en pouvait mettre, plein de toute sorte de parfums, » et en toute chose la propreté même. On l'accusait de mettre imperceptiblement du rouge. Le » nez trop long, la bouche et les yeux beaux, le » visage plein mais long,.... J'étais piqué de voir

» qu'il fit souvenir qu'il était fils de Louis XIII, » aux portraits de ce grand prince, duquel, à la » valeur près, il était en tout si dissemblable ».

A part le soin jaloux d'éviter tout ce qui pouvait mettre son frère en évidence, le Roi l'aimait, et même, au dire de Saint-Simon, l'aimait tendrement. Monsieur ne lui avait jamais fourni sujet d'aucune plainte. En public, il donnait à la Cour et au monde l'exemple du plus grave respect et de la plus entière soumission à la personne royale; mais aussi, en particulier, il se souvenait de sa qualité de frère, et du degré de familiarité que ce titre comportait. Dans le cabinet du Roi, alors que tous les princes, et Monseigneur aussi bien que les autres, se tenaient debout, Monsieur se jetait sans façon dans un fauteuil. C'était un privilège que n'avaient pas même les dames, qui, lorsqu'elles se sentaient fatiguées d'être depuis trop longtemps sur leurs jambes, pouvaient seulement s'asseoir sur le parquet.

Pourtant, depuis quelque temps, les deux frères n'étaient plus si bien ensemble. Un jour, à Marly, une scène violente éclate entre eux. Le Roi reprochait à Monsieur avec amertume les scandaleux déportements du jeune duc de Chartres. Monsieur, outré de colère, se répand en reproches à son tour. Que peut faire un jeune prince tenu par le Roi dans l'inaction, à l'écart de tout commandement et de toute participation aux affaires? — Ainsi, en effet se conduisait Louis XIV à l'égard du fils comme à l'égard du père. — Autres étaient les promesses par lesquelles il leur avait arraché un consentement humiliant au mariage imposé par lui à son neveu avec une fille de madame de Montespan!

Observons ici en parenthèse que ce consentement avait donné lieu à de terribles orages de famille, et, tout forcé qu'il était, valu au duc de Chartres, en pleine galerie de Versailles, un soufflet de Madame, cette rude Allemande, aussi mâle dans ses allures que son époux l'était peu. La scène a du piquant; qui voudrait la connaître n'a qu'à recourir aux premières pages de Saint-Simon, où elle est vivement, comme toujours, racontée.

Ces promesses de haute faveur, d'emplois, de distinctions, Monsieur les rappela aigrement à son frère. La querelle s'anime de plus en plus.

« Il se mirent tous deux à se parler à pleine » tête... La porte du cabinet, qui partout ailleurs » était toujours fermée, demeurait en tout » temps ouverte à Marly, hors le temps du Conseil, et il n'y avait dessus qu'une portière tirée » que l'huissier ne faisait que lever pour laisser » entrer. A ce bruit il entra et dit au roi qu'on » l'entendait distinctement de sa chambre et » Monsieur aussi, puis ressortit... L'avis de » l'huissier fit baisser le ton, mais n'arrêta pas » les reproches. »

Le soir de ce même jour, Monsieur étant retourné à Saint-Cloud, après s'être amplement

gorgé de nourriture au dîner du Roi, comme l'é-tait sa coutume, « sans parler, » observe Saint-Simon, « du chocolat abondant du matin, et de » tout ce qu'il avalait de fruits, de pâtisserie, de » confitures et de toutes sortes de friandises » toute la journée, dont les tables de ses cabinets » et ses poches étaient toujours remplis, » — Un message du duc de Chartres arrive en toute hâte au Roi : Monsieur venait d'être frappé d'apoplexie, il se mourait.

Le Roi part aussitôt pour Saint-Cloud. Monseigneur, dans l'effroi qui lui reste de la mort si récemment entrevue par lui-même, le suit à contre-cœur. Les jambes lui manquent, il faut le porter près du prince expirant. Tout soin, tout secours est inutile; rien ne peut retenir cette vie qui s'échappe et, quelques instants plus tard, s'éteint.

Louis XIV donna des larmes abondantes à cet unique frère, le compagnon de son enfance, que toute sa vie, il avait vu à son côté. Querelles et rancunes sont oubliées. — « De pareils moments, » — dit avec raison Saint-Simon — « réveillent » toute la tendresse : peut-être se reprochait-il » d'avoir précipité sa mort par la scène du » matin. »

Monsieur mourait à Saint-Cloud. Au même lieu, trente ans auparavant, sa première femme, la gracieuse Henriette d'Angleterre, avait rendu le dernier soupir. Un bruit public, auquel Saint-Simon est bien près de croire, la disait empoisonnée. Il raconte tous les détails de cet empoisonnement; tels que les aurait secrètement révélés au Roi l'un des complices; mais en tout cas, Monsieur n'était pour rien dans le crime, œuvre des favoris pervers dont il ne cessa de subir le joug, et l'avait toujours ignoré. C'est dans ce riant séjour de Saint-Cloud, créé et embelli par ses soins, qu'il tenait sa cour particulière. Il en faisait, dit notre auteur, un lieu de délices et de magnificence.

« Tout cela sans le concours de Madame, qui » boudait souvent la compagnie, s'en faisait » craindre par son humeur dure et farouche, et » quelquefois par ses propos, et passait toute la » journée dans un cabinet qu'elles s'étaient choisi, où » les fenêtres étaient à plus de dix pieds de terre, » à considérer les portraits des Palatins et autres princes allemands dont elle l'avait tapissé, » et écrire des volumes de lettres tous les jours » de sa vie, et de sa main; dont elle faisait elle-même les copies qu'elle gardait. Monsieur n'avait pu la plier à une vie plus humaine et la » laissait faire, et vivait honnêtement avec » elle, sans se soucier de sa personne. »

Ne critiquons pas trop la manie épistolaire de Madame, car de ce cabinet tout allemand où s'entassaient les produits de sa plume, sont sortis lettres et mémoires crûment veridiques, bons encore aujourd'hui à consulter sur l'époque qui nous occupe.

On devine sans peine qu'un caractère de ce genre n'avait rien qui pût constituer celui d'une veuve inconsolable. Nous ne la trouvons pas, il est vrai, au pied du lit de l'agonisant; pourtant gardons-nous de croire que, seule au milieu du trouble général, elle demeurât exempte de toute agitation :

« Madame était cependant dans son cabinet, » qui n'avait jamais eu ni grande affection ni » grande estime pour Monsieur, mais qui sentait » sa perte et sa chute, et qui s'écriait dans sa » douleur : — Point de couvent! point de couvent! »

On l'avait avertie qu'en cas de veuvage, un couvent deviendrait sa retraite obligée. Cette fille des Palatins n'entendait point cela, et, en effet, elle continua d'habiter la Cour, et de prendre part à ses fêtes, grâce aux dispositions indulgentes du Roi, qui n'avait guère à se louer de cette maussade belle-sœur, de ses boutades, et moins encore des lettres qu'elle écrivait en Allemagne. Dans ces épîtres familières, ni la personne royale, ni celle de madame de Maintenon n'étaient souvent épargnées. La poste, qui ne tenait rien de caché au maître de l'Etat, leur en avait livré le secret; mais l'un et l'autre savaient pardonner.

Nous venons de voir les émotions qui accompagnèrent la mort de Monsieur; pour compléter le tableau, disons encore un mot de celles qui la suivirent, et voyons comment son deuil fut porté.

« Après un si affreux spectacle, tant de larmes » et tant de tendresses, personne ne douta que les » trois jours qui restaient du voyage de Marly ne » fussent extrêmement tristes; lorsque le même » lendemain, des dames du palais entrant chez » madame de Maintenon où était le Roi avec elle » et madame la Duchesse de Bourgogne, elles » l'entendirent de la pièce voisine où elles se » tenaient joignant la sienne, chantant des prologues d'Opéra. Un peu après, le roi voyant » madame la Duchesse de Bourgogne fort triste » dans un coin de la chambre, demanda avec » surprise à madame de Maintenon ce qu'elle » avait pour être si mélancolique, et se mit à la » réveiller... »

Voilà pour l'affliction du frère; qu'on juge de ce que devait être celle des autres.

« Monseigneur semblait aimer Monsieur, qui » lui donnait des bals et des amusements... Dès » le lendemain il alla courre le loup. »

Passe pour la chasse au loup, diversion violente qui s'arrange mieux avec les grandes douleurs que les prologues d'Opéra. Quant aux jeunes princes, ils n'avaient aucune communication familière avec leur grand-oncle, et s'abstinrent de témoigner des regrets qu'apparemment ils n'éprouvaient pas. Dans la famille royale deux seuls cœurs semblent en avoir ressenti de réels. Aïeul maternel de la Duchesse de Bour-

gogne, le défunt lui avait toujours marqué beaucoup d'affection.

« Quoiqu'elle n'aimât pas grand'chose, elle aimait Monsieur, et elle souffrit fort de contraindre sa douleur, qui dura assez longtemps dans son particulier... Pour M. le duc de Chartres, la sienne fut extrême; le père et le fils s'aimaient tendrement. »

C'était à la fois une affection et un appui que perdait le prince. Le Roi ne l'aimait pas; il le savait, et ne faisait rien pour qu'il en fût autrement. Néanmoins, dans le premier attendrissement, le monarque lui avait dit de compter sur son amitié comme sur celle d'un père. Il se montra en effet généreux envers le fils de son frère, il le combla de largesses et de grâces; mais cette amitié promise demeura toujours une surface sans fond.

Une personne jusqu'alors fort effacée gagnait en importance à la mort de Monsieur. C'était la jeune duchesse de Chartres. Son beau-père n'avait jamais eu pour elle que de bons procédés; toutefois, il se trouvait naturellement interposé entre la princesse et la protection directe du Roi. Cette interposition n'existait plus. Devenue par sa mort duchesse d'Orléans, elle demanda et obtint la permission de tenir une cour à St-Cloud. Le Roi y mit pour seule condition que la société n'y serait point mêlée, et ne se composerait que de personnes honorables. Dans ce cercle choisi, la place de la duchesse de Saint-Simon était marquée d'avance par l'estime publique. Quant au mari, séparé du duc d'Orléans depuis plusieurs années, il se rencontrait rarement avec lui en même lieu, et continuait à se tenir à l'écart. Leur genre de vie respectif offrait trop de différence pour qu'ils pussent se trouver en contact.

« La mort de Monsieur, qui par nécessité l'avait ramené au Roi et à Madame sa femme, n'avait pu rompre ses engagements de plaisirs. Il se conduisait plus honnêtement avec elle et plus respectueusement avec le roi; mais le pli de la débauche était pris. »

Ce pli, comme on le sait, ne s'effaça plus. Cependant Philippe d'Orléans conservait toujours une disposition affectueuse envers son ancien compagnon d'enfance. La présence de la duchesse de Saint-Simon à Saint-Cloud contribuait à la raviver. Devant elle et devant les autres dames, il exprimait, avec le regret que les circonstances eussent refroidi leurs relations d'autrefois, le désir de les renouer. Madame de Saint-Simon est priée d'en écrire à son mari. Celui-ci, tout raide qu'il était, ne peut rester insensible à des ouvertures venues de si haut. Il vient remercier le prince.

« Cette visite fut reçue avec empressement... tout se passa de si bonne grâce de sa part, que je crus me retrouver en notre ancien Palais-Royal. Il me pria de le voir souvent... Oserai-

je dire qu'il se vanta de mon retour à lui, et qu'il n'oublia rien pour me rattacher? Le retour de l'ancienne amitié de ma part fut le fruit de tant d'avances dont il m'honorait. »

Ainsi se resserre définitivement, pour ne plus se rompre, cette intime liaison, dont nous avons déjà constaté avec Saint-Simon toute la singularité. Ce fait devait avoir pour lui d'importantes conséquences, et l'amener par la suite sur la scène politique. En attendant qu'il figure dans le Conseil de Régence, il se constitue le Conseil privé du duc d'Orléans, et emploie tous ses efforts à le tirer du bourbier de dépravation où ce prince souillait tant de louables qualités dont la nature l'avait doué. L'entreprise eût peut-être rebuté tout autre courage; le sien, pour atteindre un si noble but, ne reculait devant aucune difficulté.

Malgré la guerre commencée, les loisirs d'ailleurs ne lui manquaient pas. Depuis quelque temps déjà, cédant à un mouvement de susceptibilité, ou, si l'on veut, de dignité offensée, il avait quitté le service, à la suite d'une promotion de lieutenants-généraux dans laquelle, contrairement à son attente, et, d'après lui, à son droit, il ne figurait pas. Les maréchaux de Lorges et de Duras consultés par lui, de même que M. de Beauvillier, avaient approuvé sa détermination. Cependant elle était violente. Louis XIV prenait d'habitude en très mauvais gré ceux qui agissaient de la sorte, et leur réservait toutes ses sévérités. Saint-Simon essuie donc de sa part une muette mais assez longue disgrâce, et s'y résigne philosophiquement, car il n'était pas de ces cœurs trop sensibles qu'un coup d'œil mécontent du Roi faisait mourir. Il se voit exclu des fêtes royales; madame de Saint-Simon est seule appelée à jouir des plaisirs de Marly, où il n'est plus invité. Que lui importe? Il va, en pareil cas dans son château de La Ferté, attendre le moment de la rejoindre au domicile conjugal.

Mais le temps amortit les rancunes; ramènonnons-le à la Cour, où tandis que son esprit d'indépendance l'écartait de la faveur du Roi, l'estime due à son caractère lui donnait une autorité morale qui, jusqu'à un certain point, semble lui en avoir tenu lieu. Là nous emprunterons encore à sa galerie de portraits, si riche et si variée, quelques types curieux de l'ancienne société française.

Celui du duc de Coislin est digne, entre autres, d'une mention spéciale.

« Le duc de Coislin mourut, qui fut une perte pour tous les honnêtes gens... d'une politesse si excessive qu'elle désolait, mais qui laissait place entière à la dignité. »

De cette petite mais utile vertu, qui, comme toute chose portée à l'extrême, tombait dans le ridicule, Saint-Simon rapporte plusieurs traits presque bouffons. Nous n'en citerons que deux

« Un Rheingrave prisonnier à un combat où

» se trouvait le duc de Coislin, lui échut; il lui
 » voulut donner son lit, par composition un ma-
 » telas. Tous deux se complimentèrent tant et si
 » bien qu'ils couchèrent des deux côtés du ma-
 » telas... »

A ce même Rheingrave, qui, tout Allemand qu'il était, ne le cédait pas en politesse aux grands seigneurs de France, se rapporte encore le second trait.

« Revenu à Paris, le Rheingrave qui avait eu
 » la liberté d'y venir, le vint voir. Grands com-
 » pliments à la reconduite. Le Rheingrave poussé
 » à bout sort de la chambre et ferme la porte par
 » le dehors à double tour. M. de Coislin n'en fait
 » pas à deux fois; son appartement n'était qu'à
 » quelques marches du rez-de-chaussée; il ouvre
 » la fenêtre, saute dans la cour et se trouve à la
 » portière du Rheingrave avant lui, qui crut que
 » le diable l'avait porté là... »

Bien différent était le chevalier de Coislin, frère cadet de ce seigneur si poli. Par esprit d'opposition contre cette politesse outrée de son aîné, qui l'impatientait, il affectait une rudesse de manière et une grossièreté de paysan malin. Saint-Simon en raconte des exemples que nous nous garderons de reproduire. Remarquons seulement qu'il était grand fumeur, caractère aussi rare à cette époque que le serait aujourd'hui dans un genre opposé celui du duc de Coislin.

Passons à un autre portrait, qui ne laisse rien à désirer sous le rapport du coloris. C'est un portrait de femme; mais on ne saurait accuser le peintre de l'avoir flâté. La princesse d'Harcourt, il est vrai, jouissait auprès de madame de Maintenon d'une faveur peu faite pour le disposer à l'indulgence.

Le premier coup de pinceau est pour l'extérieur :

« Elle avait été fort belle. C'était alors une
 » grande et grosse créature, fort allante, couleur de
 » soupe au lait, avec de grosses et vilaines lippes,
 » et des cheveux de filasse toujours sortants et
 » trainants comme tout son habillement. Sale,
 » malpropre, toujours intriguant, prétendant,
 » entreprenant, toujours querellant, et toujours
 » basse comme l'herbe, ou sur l'arc-en-ciel, se-
 » lon ceux à qui elle avait à faire. C'était une
 » furie blonde, et de plus une harpie. Elle en
 » avait la méchanceté, la fourbe et la violence.
 » Elle en avait l'avarice et l'avidité. Elle en
 » avait encore la gourmandise... »

On se demande ce qui peut manquer au tableau pour en faire un tout complet. Cependant l'auteur continue de s'y acharner durant plusieurs pages. Il nous montre la princesse d'Harcourt, « faisant des affaires de toutes mains, et courant autant pour 100 francs que pour 100,000 francs, » trompant les gens d'affaires, et volant au jeu sans pudeur en plein salon de Marly. La cour s'amusait à ses dépens. Le Duc et la Duchesse de Bourgogne lui jouaient les

tours les plus malicieux. Que voulez-vous? On était jeune, on était à Marly, où l'étiquette ne régnait pas si solennellement qu'à Versailles: il fallait bien se divertir un peu. Une fois, ce sont des pétards qui éclatent le soir sur son passage, le long de l'allée qu'elle suivait pour gagner son logement, et l'affolent de terreur; une autre fois, le Duc de Bourgogne en attache un lui-même sous son siège, dans le salon où elle jouait au piquet.

« Quelque âme charitable l'avisa que ce pétard
 » l'estropierait, et l'empêcha... »

Il est souvent bon que les grands aient auprès d'eux des âmes charitables, dans les badinages auxquels ils daignent se livrer; témoin madame la Duchesse, et la boîte de tabac d'Espagne que, faute d'un avertissement salutaire, elle versa dans le verre du poète Santeuil, pour voir la grimace qu'il ferait en buvant son vin. Hélas! cette grimace se confondit avec les convulsions de la mort.

Les malices auxquelles la Princesse d'Harcourt était en butte n'eurent pas des effets si tragiques. Vingt Suisses sont introduits dans sa chambre avec des tambours, et la régèrent de la plus étourdissante sérénade. Un soir d'hiver, madame la duchesse de Bourgogne, à la tête d'une bande joyeuse, pénètre jusqu'à son lit, et l'y bombarde d'une grêle de pelotes de neige, qui l'aveugle, la noie, et lui fait pousser les hauts-cris. La victime de ces espiègleries n'osait se plaindre aux puissances.

« Tout était bon de madame la Duchesse de
 » Bourgogne auprès du Roi et de madame de
 » Maintenon; et la Princesse d'Harcourt n'avait
 » point de ressources. »

Peu respectée, comme on le voit, dans le monde, quoique redoutée à cause de son crédit en haut lieu, cette amie de madame de Maintenon ne l'était pas davantage dans sa maison. Elle maltraitait ses gens, les battait même, et les payait mal. Ils ne laissaient pas quelquefois de lui en témoigner leur ressentiment.

« Un beau jour, de concert, ils l'arrêtèrent sur le
 » Pont-Neuf. Le cocher descendit, et les laquais,
 » qui lui vinrent dire mots nouveaux à la por-
 » tière. Son écuyer et sa femme de chambre l'ou-
 » vrirent, et tous ensemble s'en allèrent, et la
 » laissèrent devenir ce qu'elle pourrait. Une au-
 » tre fois, madame de Saint-Simon revenant dans
 » sa chaise de la messe des Récollets à Versail-
 » les, rencontra la princesse d'Harcourt à pied
 » dans la rue, seule, en grand habit, tenant sa
 » queue dans ses bras. C'est que tous ses gens
 » l'avaient abandonnée, et lui avaient fait le se-
 » cond tome du Pont-Neuf... »

Une femme de chambre se donna le plaisir d'une revanche plus complète encore. Seule avec sa maîtresse, et se voyant assaillie de ses injures et de ses violences accoutumées, elle va sans mot

dire fermer la porte à double tour, revient sur la Princesse, la renverse, toute grande et forte qu'elle était, la piétine, l'accable de coups ; puis, après s'en être donné à cœur joie, la laisse, sort de la chambre, sort de la maison, et va le front

haut, savourer ailleurs, aux applaudissements de tous ses camarades, les douceurs de la vengeance satisfaite.

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain Numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

LA DUCHESSE DE MONTMORENCY

PAR LE COMTE DE BAILLON (1)

On a écrit plusieurs fois la vie de Marie-Félice des Ursins, duchesse de Montmorency et religieuse de la Visitation : nous avons rendu compte dans le Journal du travail d'un des plus récents historiens, Mgr. Fliche ; voici que le comte de Baillon, qui semble avoir pour spécialité l'histoire des princesses et des reines, a écrit à son tour la vie de l'inconsolable veuve de Henry de Montmorency.

On ne peut s'en étonner ; cette vie est si touchante et si tragique ! tant d'éclat au début de la carrière, tant de larmes au milieu, un calme si religieux à la fin, tout est fait pour tenter la plume d'un homme de talent et de cœur. Avons-nous besoin de rappeler à nos lectrices cette histoire qui touche à l'histoire de France ? de leur montrer la jeune princesse italienne, presque enfant encore, unie au brillant et chevaleresque Montmorency, à qui elle donna tout son cœur en même temps que sa foi, les heureuses années de son mariage, les vertus dont elle fut le modèle, sa charité, sa modestie, sa piété, la conspiration de Gaston, à laquelle le duc prit une part funeste, le tonnerre tombant sur tout ce bonheur et tout cet amour, le duc décapité à Toulouse, l'inconsolable douleur de la duchesse, son long veuvage, sa piété croissante, l'admirable pardon qu'elle accorda aux ennemis de son mari, sainte Françoise de Chantal expirant entre ses bras, elle-même devenue religieuse, fille de saint François de Sales, et couronnant tant de bonheur et tant d'infortunes par une vie et une mort célestes ?

Cette histoire si connue est retracée par M. de Baillon avec beaucoup de charme, et enrichie de quelques détails nouveaux : elle est écrite sur la note grave, qui est le ton vrai de

l'histoire, et peut-être la préférons-nous à celle de Mgr. Fliche, parce qu'elle tourne moins au panégyrique. Nous conseillons cette lecture à nos lectrices, elle est d'un vif intérêt et d'un grand exemple, car Marie-Félice des Ursins a ressenti toutes les joies et toutes les douleurs, et partout et toujours, elle a cherché et trouvé Dieu.

M. B.

L'ART D'ÊTRE HEUREUX

(Causerie)

PAR CH. RABOURDIN (1)

Tous, nous ressentons au fond de notre âme, cette soif ardente du bonheur, car nous sommes créés pour être heureux ; c'est là le but et le besoin de notre nature, mais combien peu d'entre nous rencontrent sur le chemin de la vie ce compagnon désiré, combien se trompent sur le moyen d'être heureux ! Les contes orientaux parlent d'un sultan qui, dans le cours d'une longue existence, compta quatorze jours de félicité. C'est l'histoire d'un grand nombre d'hommes : les jours lumineux, sans froid, sans ombre, sans plis, ni rides, sont si rares ! Mais il est, et l'auteur de la charmante brochure que nous venons vous recommander, le dit à merveille, un bonheur indépendant des autres et des circonstances étrangères, c'est celui qui vient de la paix de l'âme et de la conscience ; quand celui-là manque, tout manque ; celui-là présent, on est heureux jusque dans les bras de la mort. L'auteur ajoute à cette première condition du bonheur d'autres encore, la simplicité des goûts, l'activité, le sage emploi des heures, il fait un petit code à l'usage des braves gens ; nous citerons ici :

« Maîtriser son amour-propre. Quand il est excessif, notre repos n'a pas de plus grand ennemi.

« Faire le plus de bien possible à son sem-

(1) Chez Didier, quai des Augustins, 35. — Prix, 3 francs.

(1) Chez Delagrave, 15, rue Soufflot. — Prix, 1 fr. 50.

blable. Rien ne réjouit le cœur comme une bonne action.

» Aimer et être aimé. On cherche quelquefois longtemps avant d'arriver à bien placer son affection, mais si l'on y parvient, rien ne contribue autant à rendre la vie agréable.

» Être plus sensible au mal qu'on a fait qu'à celui dont on est victime, c'est le moyen de vivre en paix avec son prochain.

» Ces moyens ne sont pas les seuls auxquels nous puissions recourir, il y en a d'autres, mais il est hors de doute que celui qui mettrait ceux-ci en pratique serait bien près d'être heureux. »

Ce qui revient à dire, soyez bon afin d'être heureux, et, vraiment ce bon travail donnerait le désir de se perfectionner; on y trouve à côté d'excellents conseils d'une morale élevée, d'aimables tableaux d'intérieur, où la vie, telle que la conçoit l'auteur, est décrite de façon à faire naître l'envie — l'envie d'être bons, unis, croyants, afin d'être et de rendre les autres heureux.

M. B.

LE MOULIN-FRAPPIER

PAR HENRY GRÉVILLE (1)

On nous a demandé quelques indications sur les romans de madame Gréville qui peuvent être lus par des jeunes filles, en voici un, et un des meilleurs qu'elle ait écrits, qui intéressera à la fois la mère et la fille.

Le Moulin-Frappier appartient à Jean Beauquesne. Jean aime une pauvre fille, il l'épouse, en dépit de l'opposition de ses parents, la protège, la soutient contre eux, mais, lorsque frappé par un accident, il meurt, Geneviève a grand peine à se défendre contre la dureté de sa belle-

(1) Chez Plon, rue Garancière, 10. — Deux volumes. — Prix, 6 francs.

mère, et à dérober son petit garçon à de dange-reuses gâteries.

Elle prend une forte résolution, elle fuit du Moulin-Frappier, elle va à Paris, et là, à force de travail, d'intelligence et de persévérance, elle parvient à élever son enfant, à en faire un homme distingué. Observons ici que les moyens par lesquels Geneviève parvient à ce but sont un peu invraisemblables, mais il faut accorder quelque chose au romancier. Jean-Frappier-Beauquesne est donc devenu grand; de plus, il est riche, grâce au travail de sa mère et aux économies de ses grands-parents; deux brillantes jeunes filles l'aiment, mais il leur préfère une pauvre servante, un type d'ingénuité et de douceur, et il l'épouse, en dépit de sa mère, qui oublie un peu trop vite sa condition passée. Voilà le roman, ajoutons qu'il est encadré dans un charmant paysage normand, et qu'il renferme plus d'une de ces scènes spirituelles ou touchantes, qui coulent tout naturellement de la plume de madame Gréville,

M. B.

LE JOURNAL D'UNE FEMME DE BIEN

PAR MADEMOISELLE LILA PICHARD (1)

Nos lectrices connaissent le nom de l'auteur de ce nouveau livre : nous leur avons parlé du *Choix d'un Etat*, excellent travail rempli de notions utiles. Le *Journal d'une femme de bien* réalise ce qu'annonce son titre : jeune fille, femme, mère, Camille de C... raconte ses épreuves et ses joies, fait son examen de conscience et rapporte à Dieu l'hommage de tout ce qui lui arrive, bonheur ou malheur; on le voit, ce livre est inspiré de la *Vie réelle*. Il est écrit avec grâce, on y trouve des pensées solides et de jolis tableaux, et il mérite d'être lu et d'être propagé.

M. B.

(1) Chez Téqui, 6, rue de Mézières. — Prix, 2 fr.

CONSEILS

DEUXIÈME CONSEIL A MARGUERITE

Eh bien ! chère enfant, le dé en est jeté, vous êtes engagée, fiancée, promise, vous portez au doigt la jolie bague de fiançailles que remplacera bientôt l'anneau conjugal, solide comme le sera la foi que vous allez jurer. Vos parents vous regardent avec une tendresse suprême, cher oiseau qui allez vous envoler; vos amies travaillent pour vous, et leur élégante aiguille vous brode

mille charmantes inutilités; votre futur vous envoie des fleurs; vous êtes comblée d'amitiés, vous êtes heureuse et joyeuse... le moment est-il bien pris pour vous parler raison? voulez-vous lui donner audience? ne craignez-vous pas une note sévère dans ce concert harmonieux et riant de vos jeunes années et de votre nouveau bonheur? je pense que non, et qu'un conseil d'amie saura encore une fois se frayer la route vers votre cœur.

Déjà, me dites-vous, on parle de la corbeille ; la mère de M. Etienne consulte votre mère et vous consultez à votre tour.... cette consultation est, à vrai dire, une invention nouvelle : jadis la corbeille s'élaborait avec mystère ; le fiancé essayait de deviner les goûts de sa future femme, il ne les interrogeait pas crûment, et lorsque les présents étaient offerts, ils étaient à la fois, pour la jeune fille, une surprise agréable et la preuve de l'attention qu'avaient excitée ses desirs et ses fantaisies. C'était un moment doux que celui où l'on ouvrait la corbeille : aujourd'hui la fiancée la sait par cœur ; elle a vu les châles, apprécié les bijoux, choisi les dentelles, et on a soumis à son choix jusqu'aux éventails et aux porte-cartes et portemonnaie !

Donc, on vous consulte ; c'est ici, chère Marguerite, que la raison intervient et vous dit à l'oreille : Soyez modérée ; n'abusez pas de la bonté que l'on vous témoigne ; n'entraînez pas votre futur mari à des dépenses au-dessus de sa position ; ne faites pas (cela s'est vu) retourner les dentelles et les cachemires chez les marchands, pour en avoir de plus magnifiques ; montrez-vous sans exigences et sans coquetterie, noble, généreuse, désintéressée, et ne commencez pas votre nouvelle carrière sous les auspices de l'égoïsme et de la plus féminine puérilité. Est-ce entendu ?

Vous me parlez aussi du voyage que vous allez faire avec M. Etienne, aussitôt mariés. C'est un excellent usage que ce déplacement à deux, qui aide à se connaître, qui familiarise l'un avec l'autre ces étrangers de la veille, mais ce voyage n'est bon qu'à la condition de n'être ni trop long, ni trop fatigant. Votre santé, ma très chère, aura tout à gagner à voyager aux rives prochaines, et certainement, après un tête-à-tête d'une quinzaine de jours, après les diners de table d'hôte et les trajets en chemin de fer, vous serez bien heureux de vous trouver *at home*, de revoir votre

famille et de reprendre, chacun, vos occupations.

La première pour vous, ma chère enfant, ce sera d'arranger votre maison, de la rendre agréable à votre mari et de la parer des cadeaux de nocces que vous aurez reçus. A vrai dire, la plupart de ces cadeaux représentent le superflu, sauf l'argenterie que donne une bonne grand'mère, une pendule et ses flambeaux donnés par un vieil oncle ou peut-être un beau Christ offert par une pieuse amie. Il faut donc acheter le mobilier, et voilà le vaste champ des tentations qui va s'ouvrir devant vous. Que de luxe ! que de richesses, que d'inutilités ! Le tapissier, homme perfide, vous présentera ses riches étoffes, ses bois somptueux, ses marqueteries et ses incrustations, et vous sifflera à l'oreille : *Il faut faire comme tout le monde !* c'est-à-dire, il faut faire comme ceux qui ont vingt fois plus d'argent que vous ! il vous faut un mobilier artistique, des chambres tendues de soie et de brocard, comme cette riche veuve ; des meubles anciens, achetés à prix d'or à l'hôtel Drouot, comme ces opulents parvenus ; toutes les fantaisies de la mode, comme ce banquier, qui, en quelque années, a quintuplé sa fortune ; c'est là *le tout le monde*, du tapissier. Mon enfant, soyez de votre monde, modeste, à mi-côte, n'inaugurez pas votre règne par des dépenses effrénées ou des dettes ; poids si lourd à porter ! chez ce même tapissier, ou chez son confrère, vous trouverez de la laine et de la perse, des meubles de noyer et de chêne, des arrangements élégants et simples, et vous n'aurez pas besoin des magnificences babyloniennes, si chères surtout aux étrangers et aux parvenus. Le bien-être, et vous pouvez vous l'accorder, le soin, la propreté rigoureuse qui dépendent de vous, suffiront bien à orner votre demeure, où le bonheur habitera. Le luxe ne l'attire pas, la gêne, les dettes, les besoins d'argent le font fuir. Est-ce entendu ?

M. B.

FAUSTINE

(SUITE)

VI

SUITE DU JOURNAL.

« Ils ont refusé... les chenets, les chandeliers, le tableau ont été renvoyés à M. Guiscard, ils n'ont gardé que les deux portraits : M. de Charlemont a dit que lorsque la *Nation* avait vendu

le château, le mobilier était compris dans la vente. Suivait un mot de remerciement à mon adresse...

« Qu'attendais-je donc de cette offre, pour que le refus me cause une si profonde douleur ? quel espoir nourrissait mon misérable cœur ! je ne me l'étais pas avoué, mais je pensais que cette démarche me rapprocherait d'eux, que peut-être

ils concevraient enfin pour moi quelque estime, quelque amitié; que peut-être un regret... J'étais folle. Mon père, qui n'aimait pas les nobles, qui les jugeait pleins d'orgueil et disposés à mépriser ceux qui ne comptaient pas une longue série d'aïeux, mon père se trompait-il? je commence à penser comme lui. Une division profonde existe entre eux et nous : en vain, l'amour, la sympathie la plus tendre veulent-ils tenter un rapprochement... ils demeurent enfermés dans leurs préjugés de caste et leur inflexible vanité... mais nous, sortis de la démocratie, descendants des serfs, des vassaux, des artisans, des cloutiers, des péagers, des pauvres, des misérables, nous pouvons arriver aussi au sommet de l'échelle sociale... l'intelligence, l'industrie, la fortune, sont les degrés que nous franchissons... Je suis fille de mon père, petite-fille de l'ouvrier forgeron, le sang plébéien bout dans mes veines, et je rougis d'avoir pu souhaiter une alliance avec ceux qui nous regardent du haut de feu leurs grandeurs. Un mot, un bon procédé m'eussent attachée à eux pour jamais, j'avais alors un cœur de serve; je ressaisis ma liberté... il m'en coûte encore, mais je triompherai...

» Je prierai M. Guiscard de garder pour lui les chenets et les flambeaux, le tableau de bataille ira décorer mon vestibule : je laisse volontiers aux Charlemont les deux figures, le portrait sinistre de l'aïeul, le portrait insolent de la grande dame aux panaches bleus, leur tante ou leur grand-mère. Je garde le portrait du prieur.... j'ai tort peut-être, mais ce beau visage me plaît...

» Je l'ai regardé longtemps, il me calme.... il me rappelle des sentiments qui me furent si chers... pourquoi, pourquoi ne m'a-t-il pas mieux connue?... J'ose croire que mon âme lui eût paru digne de la sienne, ou plutôt, pourquoi ne sommes-nous pas nés dans des conditions égales?... grande dame, j'aurais, il me semble, porté avec quelque honneur, un nom honorable; pauvre, avec quelle ardeur je l'eusse aidé dans ses travaux et soutenu dans sa misère! quelle félicité idéale que de souffrir avec lui, pour lui, comme lui, plus que lui! et après de rudes épreuves endurées ensemble, quelle joie c'eût été de voir enfin un rayon de soleil tomber sur notre humble maison!...

» Je ne sais pourquoi, la vie des pauvres, des journaliers, revêt pour moi un charme particulier : quand, dans mes promenades, vers le soir, je vois une fumée bleuâtre s'élever au-dessus d'un de ces toits moussus, je m'approche, je regarde par la vitre... l'âtre flambe et fait étinceller les chaudières de cuivre; près de l'âtre, l'homme, le père de famille est assis; il est fatigué, le poids du jour l'a accablé, mais il va reprendre force et vie à ce foyer qui est le sien, avec son garçon sur les genoux et auprès de sa femme qui va et vient et prépare leur souper...

ils sont pauvres, frêles pauvres, mais ils sont ensemble... ils ont ce qui consola Adam chassé de l'Eden, l'amour et l'appui mutuels...

» Et moi... toujours seule dans ce sombre château... il est arrangé, il est splendide; les possesseurs d'il y a trois siècles y retrouveraient leur seribanes, leurs panopies, leurs hahuts et leurs tapisseries, mais ce plaisir d'artiste n'a pas duré pour moi... si c'était un autre manoir que celui des Charlemont! et lui, à qui j'aurais voulu le rendre, ne l'aurait jamais vu et le refuserait si je le lui offrais... et son parc et sa forêt, il ne les a jamais visités; et moi, j'en connais les plus petits sentiers, les taillis les plus reculés... je cause avec les bûcherons, avec mon vieux garde, avec les bergers qui font paître leurs moutons dans les clairières, et toujours, ils me parlent de César— chose singulière — ou des anciens Charlemont. César a laissé une trace impérissable, aucun autre événement ne l'a effacée, et ces pauvres gens, ces pâtres, racontent encore ce qui fut redit pendant des siècles, au foyer des vieux Eburons. Dans un fourré du bois se trouve une grande pierre levée; c'est, disent-ils, la tombe des soldats de César; la Sermoyse coule, en un certain endroit, entre deux rives très escarpées : c'est le pas de César : *On s'est battu là, du temps de César...* qu'y a-t-il de vrai dans ces légendes? tout peut-être, ou rien.

» Quant aux Charlemont, on s'en souvient, leur histoire est d'hier : voici un carrefour où s'élève un chêne d'une grosseur extraordinaire, c'est le *chêne du baron*; près de la petite rivière, dans une anse remplie de lis d'eau et de germandrées, était le rendez-vous de chasse; une dame de Charlemont a fait élever une croix de granit qui subsiste encore, en mémoire d'un piqueur, qui fut dépecé là par un sanglier; l'aïeul à la figure farouche s'est battu en duel près de la vieille chapelle, et, souvenir plus doux, la mère du baron actuel tenait, en été, une petite école dans un joli bosquet, non loin du château. Elle y rassemblait les petites filles du village et leur apprenait leurs prières et les faisait lire et coudre à ses côtés. Ses bienfaits ont laissé une longue mémoire. Nous, possesseurs depuis soixante ans du domaine, on ne parle pas de nous... je tâche de faire quelque bien, je distribue de l'ouvrage et du pain... Ah! s'il m'eût été donné d'être une dame de Charlemont! comme l'âme doit être tendre et la main ouverte lorsqu'on est heureuse!

» Félicie est heureuse, elle m'écrit de Paris, elle est en voyage de noces, et ravie, et doucement éprise, et ne voyant plus dans l'avenir que des perspectives radieuses. Sa froide raison a subi un échec : M. Antoine lui a fait croire à l'éternité comme à l'immensité du bonheur... Je ne lui répondrai pas... que lui dire? je ne veux pas projeter mon ombre dans sa joie... ni lui rappeler le sérieux de ses idées d'autrefois, quand elle

proclamait qu'Antoine ne serait pas toujours aimable, ni les enfants dociles; ni les affaires faciles, ni les jours dorés; elle doutait alors, elle croit maintenant. Je crois aussi, mais à quoi sert?...

» J'ai reçu un mot de M. Guiscard; il m'envoie un billet à lui adressé par le baron de Charlemont et qui me concerne. M. de Charlemont, si dédaigneux de ma première offre, s'en est souvenu pourtant et il me prie de lui restituer les papiers concernant sa famille, que je pourrais avoir entre des mains, ils n'ont pas été compris dans la vente, ajoute-t-il. Un mot de politesse froid et sec termine cette missive. Oh! oui, je les rendrai ces papiers, je rendrai à l'orgueilleuse famille de vains titres, des généalogies, des blasons, des sacs de procédure, des actes de propriété depuis longtemps sortis de ses mains, je rendrai tout et tout sera fini!

» Ils ont trouvé moyen de s'aliéner un cœur qui ne pouvait se détacher d'eux.

» J'ai passé toute la semaine à rechercher ces parchemins; je les ai mis en bon ordre, étiquetés, ficelés et renvoyés. Je n'ai plus rien à eux: leurs biens, leurs domaines... je bien à moi: mon aïeul l'ouvrier, le cloutier, les a payés de sa sueur... notre tour est arrivé! place aux serfs et aux vassaux, et arrière les vieux contes de chevalerie!

» J'ai repris mes crayons et même mes pin-ceaux; je fais des études dans la forêt: cela me distrait et fait passer quelques-unes de ces heures, si longues, si pesantes... je prends mes points de vue dans les endroits les plus intéressants... j'ai esquissé et achevé la croix de granit, qui se détache si bien au milieu des bruyères, et j'ai étendu à ses pieds le pauvre piqueur mourant, victime des plaisirs d'autrui...

» Je peindrai la chapelle avec son arc gothique où pend encore une cloche qui ne tinte plus, et si je puis, je placerai au milieu de cette ravissante nature, si calme et si douce, l'image du duelliste, essuyant son épée à une touffe de gazon... autrefois, folle que j'étais, je me nourrissais des souvenirs glorieux ou bienfaisants de cette famille, aujourd'hui, je cherche les sanglantes légendes qu'elle possède, comme les possèdent toutes ces races hautaines qui ont eu le pied sur le cou des faibles.

» La vue de la nature me fait du bien, je m'éloigne souvent du parc trop peigné, trop lissé, je m'enfonce dans la forêt; « il est un plaisir, dit Byron, dans les sentiers solitaires... » Oui, lorsqu'on ne peut s'appuyer sur un bras chéri; lorsqu'on est, comme moi, seule et toujours seule, au matin, au midi, au couchant, la compagnie de la nature repose et console. J'ai beaucoup aimé la mer autrefois, mais aujourd'hui c'est la forêt mystérieuse qui parle à mon cœur; son profond silence, cette obscurité des hautes voûtes de feuillage, tant de fleurs, de plantes sauvages

couvrant le sol, le chant des oiseaux au printemps, le pépiement dans les nids, le roucoulement des colombes, le clairon des merles, les senteurs sauvages qui remplissent l'air, la certitude que nul être humain ne viendra troubler ma retraite, tout me charme, tout me récrée. J'oublie. Et ce sont mes heures, les meilleures que je passe, mon portefeuille sur les genoux, assise sur un tronc d'arbre, regardant, songeant. Je dessine un peu, je rêve beaucoup.

» Voici l'hiver. Le terre est couverte de neige, adieu, la chère forêt, toujours si belle sous sa blanche tunique! je ne la traverse plus qu'en traîneau, et je l'admire toujours, quoiqu'elle apparaisse si sévère et si taciturne. Il faut rentrer avec le soleil couché, et alors commencent mes interminables soirées. O solitude! ô isolement éternel! je lis, j'écris, je dessine, mais les heures n'en sont pas moins longues et terribles, et quand mes yeux errent autour de ce salon, vaste et grave, dont les sombres tapisseries s'animent sous le rayonnement du foyer, je pense à ce que pourrait être et le salon, et la maison et la vie, si je n'étais pas toujours seule. Si des enfants se roulaient là, sur cette peau d'ours aux griffes d'or, si leur père lisait à l'angle de la cheminée, si je n'étais pas un être en dehors de la chaîne qui relie les hommes ici-bas, tout serait bien et beau: je jouirais de ces splendeurs, de cette vie large et je ne mourrais pas d'ennui, de regrets au milieu de mes inutiles richesses.

» Félicie m'écrit, elle s'obstine à m'écrire et à m'aimer... elle est mère d'un beau garçon, et moi, comme la reine Élisabeth, je puis me nommer une souche stérile. Elle est heureuse, Antoine est heureux, ils sont tous heureux. Et l'enfant se nomme Félix, gage de bonheur. Je me représente leur union, le baiser de la mère à son petit enfant, le baiser du père à celle qui lui a donné un fils... Je répondrai quelques mots, et j'enverrai mon cadeau à Félix. Qu'il soit heureux et que ses parents le conservent!

» Un enfant me consolerait... j'y attacherais ma vie, et dans les heures de mélancolie qui sont mon pain quotidien, je pense quelquefois à adopter une petite créature... qui pourrait m'aimer... cette idée ne me sort pas de l'esprit... le jardinier a beaucoup d'enfants, entre lesquels une petite Angélique toute blonde et jolie... je l'entends en ce moment qui pousse des cris de joie parce que ses frères lui jettent des boules de neige... jusqu'ici je n'ai fait que l'entrevoir, quand elle me tire sa petite révérence, et qu'elle court vers sa mère pour lui montrer les quelques sous que j'ai glissés dans sa petite main. Je veux la voir de plus près...

» J'ai donc fait venir Angélique, en disant qu'elle déjeunerait avec moi et que je la garderais jusqu'au soir. Sa mère lui avait mis sa belle robe à carreaux écossais, un tablier blanc et elle l'avait frisée comme un mouton. Angélique était

beaucoup moins jolie ainsi qu'avec son fourreau de cotonnade et ses cheveux au vent. Elle entra timidement, les yeux baissés d'un air honteux, et elle me dit à voix basse :

» — Bonjour, Mademoiselle!

» Je la fis asseoir sur une petite chaise, près d'un feu brillant, et j'avais disposé pour elle un *ménage* de porcelaine que j'ai trouvé dans un coffre, au grenier. C'est un jouet d'une Charlemont, qui allait amuser cette fille de paysan; des gâteaux et des bonbons étaient placés sur les petits plats. Je pensais que l'enfant allait se jeter sur ces trésors... pas du tout... elle les regarda à peine et resta blottie dans son coin, en faisant la petite moue des enfants qui ont envie de pleurer. Elle me répondait à demi-voix et sans me regarder; j'appris à grand'peine les noms de ses frères, je sus que Théodore allait faire sa première communion, et qu'elle, Angélique, irait à l'école, l'an prochain. Elle répondait à mes questions, mais elle ne parlait pas, et je ne pus vaincre sa sauvagerie.

» Enfin on annonça le déjeuner; je conduisis ma petite convive à table, on l'assit sur une chaise haussée par des in-folios. J'essayai de la faire manger, mais sans grand succès: je lui offrais des œufs, du poisson, des côtelettes de chevreuil, du pâté... elle détournait la tête, en disant :

» — Je ne veux pas... je n'aime pas cela... je veux m'en aller...

» Pourtant, le dessert obtint plus de succès: un gâteau, de la crème, une orange, trouvèrent le chemin de son cœur... je crus avoir ville gagnée... je la ramenai dans le salon, je lui montrai le *ménage*, en en faisant valoir les charmes... elle m'écouta un peu, elle daigna boire du vin sucré dans un verre de Bohême, grand comme un dé à coudre, elle paraissait rassurée, je la pris sur mes genoux, je caressai ses cheveux... je prenais plaisir à voir cette peau fine, ces fraîches couleurs, ces joues saines comme un beau fruit... elle me paraissait charmante, je m'y attachais, semble-t-il, et, dans un élan, qui, certes! ne m'est pas habituel, je voulus l'embrasser...

» Mais avec quel empressement farouche elle s'arracha de mes bras! comme elle sut éviter ce baiser tendre, ce baiser d'adoption! Comme elle détourna de moi son visage effrayé! hélas! une glace me renvoyait sa jolie image et la mienne! la mienne! je m'expliquai sa terreur... les monstres devraient-ils oser s'approcher de la grâce, de l'innocence, de la beauté!...

» Elle se tenait debout, droite, les mains sous son tablier; je voulus encore faire la paix :

» — Angélique, lui dis-je, si tu voulais venir ici tous les jours, tu aurais le beau *ménage* et beaucoup d'autres choses encore, dis, veux-tu?

» Elle secoua la tête... je lui pris la main, elle la retira et se mit à pleurer :

» — M'en aller! m'en aller! maman!

» Ma vieille Jeannette entra, attirée par le bruit de ces sanglots :

» — Pourquoi cries-tu, méchante enfant?

» — Maman! je veux m'en aller!

» — Tu ne veux pas rester avec Mademoiselle?

» — Non! non! j'ai peur...

» — Ramenez-la, Jeannette, dis-je, et tenez, qu'elle emporte le *ménage* et les bonbons... adieu, petite Angélique!

» Voilà mon rêve d'adoption écroulé. Je vais retourner à mes pinceaux, quel tableau on ferait d'Angélique sur mes genoux! quel contraste pour un bon peintre... la grâce enchanteresse de l'enfance et la disgrâce extrême... oh! que je m'ennuie de moi-même...

» Voilà le renouveau, le printemps, le ciel d'azur et les prés d'émeraude, semés de perles... mais cette poésie ne touche plus mon cœur. Je vais au bois, le rossignol élève ses notes vibrantes et pures... il chante pour sa compagne, tel il chantait près du balcon de Juliette... ô poésie de la nature, rêves enchantés des poètes. cantates des oiseaux, vous ne pouvez plus rien pour un cœur blessé, ou plutôt vous ne faites qu'aggraver ses incurables blessures! Pourquoi Dieu, s'il est, fait-il des êtres aussi malheureux que je le suis! on dit que l'aumône soulage, eh bien! je fais l'aumône, mais je la fais sans plaisir, je vois le fond, je devine les secrètes pensées de ceux que je secours, leur avidité me choque, leur envie, leur jalousie m'offensent. L'autre jour, j'ai trouvé le curé dans une de ces maisons misérables où je vais parfois : nous sommes sortis ensemble :

» — Je vous félicite, Mademoiselle, me dit-il vous avez trouvé le chemin du bonheur. Consoler le prochain est une douce chose.

» — Monsieur, je fais l'aumône parce que je crois que c'est un devoir, que les créatures humaines sont solidaires entr'elles, mais je n'y trouve pas de plaisir : je vois bien les vus intéressées de ces malheureux.

» — Les pauvres gens! l'aumône n'est jamais au niveau de leurs besoins.

» — Ils ne sont pas reconnaissants!

» — Eh! Mademoiselle, il ne faut pas compter sur leur reconnaissance; c'est le bon Dieu qui se charge de payer. Vous savez? il regarde comme fait à lui-même ce que nous faisons pour nos frères. Je vous assure que cette parole rend les pauvres fort aimables.

« Hélas! heureux ceux qui croient!

» 12 juillet 18.. Je consigne cette date, parce qu'elle marque un événement extraordinaire : Hier, j'avais dessiné à l'entrée du bois un beau groupe de châtaigniers, je rentrai au château par le plus court chemin, car il faisait affreusement chaud, quand je vis venir à moi la concierge qui me dit :

» — Mademoiselle ne voudrait-elle pas don-

ner un peu de vin pour une pauvre femme qui s'est trouvée mal ?

» — Sans doute, dis-je, prenez dans l'office une bouteille de vin de Bordeaux. Qu'est-ce que cette femme ?

» — C'est une étrangère, mademoiselle. Elle est tombée en faiblesse à l'entrée du village, près du cabaret; elle a un petit enfant avec elle.

» — Je vais y aller. Prenez le vin, Victoire.

« J'allai, je ne vis personne à la porte du cabaret; on avait porté la pauvre femme dans la salle; je l'y trouvai étendue sur un banc et soutenue par la cabaretière, qui lui frottait les tempes de vinaigre... Je m'approchai... Quel triste spectacle! une pauvre créature, vêtue de quelques haillons, les pieds nus, des cheveux d'un noir de jais sortant d'un mouchoir rouge, était là, expirante... ce n'était pas une syncope, c'était une agonie... la faim, la misère, la fatigue, l'ardeur du soleil avaient dévoré sans doute les restes de sa triste vie. Elle paraissait étrangère à notre pays; ses traits corrects et fins, son teint basané, ses formes sveltes, la couleur éclatante et bariolée de son corsage en lambeaux et de sa jupe trouée, dénonçaient une de ces bohémienues qui, dans nos contrées, courent les foires, disent la bonne aventure, pendant que leurs maris rétamant les casseroles et troquent de la poterie grossière contre la vieille ferraille. D'ordinaire, ils voyagent par bandes : celle-ci était seule : non, je me trompe, une petite fille, dont les magnifiques yeux noirs brillaient dans un petit visage maigre, était auprès d'elle et nous regardait toutes, d'un air sombre et un doigt dans sa bouche. Elle pouvait avoir de deux à trois ans : la femme, sa mère sans doute, l'avait portée sur son dos, dans une hotte qui gisait à terre.

« Je lui fis respirer mon flacon et j'essayai de faire passer une goutte de vin à travers ses lèvres... elle se ranima, elle ouvrit des yeux aussi noirs que ceux de son enfant, mais voilés, obscurcis par la mort. Elle semblait vouloir parler : je la soulevai dans mes bras : elle vit l'enfant qui la regardait, et avec un suprême effort, elle me dit en me la montrant, un seul mot : *Xanten !*

» Ce fut la dernière parole, le suprême effort de ce pauvre être; ses yeux se refermèrent, ses mains s'agitèrent dans le vide, et après quelques minutes, la cabaretière me dit :

» — Mademoiselle, elle vient de passer.

» L'enfant la regardait toujours, mais sans pleurer.

» — Pauvre petite innocente! dit une des femmes en la prenant dans ses bras, que vas-tu devenir ? Si je n'avais pas cinq enfants !

» — Et moi huit, dit la cabaretière, qui avait recouvert avec un mouchoir blanc le visage de la morte, si je n'avais pas tant de mal à vivre,

je prendrais bien cet innocent agneau, mais le moyen ?

» — Nous allons la conduire au château, dis-je, et je me charge des frais de l'inhumation de la mère. La concierge va mener chez moi la petite fille.

» Elle se laissa emmener sans rien dire.

« Les bonnes femmes portèrent le corps dans une chambre voisine, où se trouvait un petit grabat, sur lequel elles l'étendirent. Je m'informai si elle avait des papiers : sa poche était vide, sauf une petite monnaie de Hollande; dans la hotte se trouvaient une petite chemise d'enfant en gros calicot, un collier de verroterie et quelques morceaux de pain desséchés. Aucune indication ni du nom de cette malheureuse, ni du lieu d'où elle venait.

» Je laissai de l'argent et je retournai chez moi. L'enfant était chez la concierge; on l'avait déjà dépouillée de ses misérables loques et revêtue d'une chemise et d'un petit sarrau d'indienne. Sa figure lavée, ses cheveux peignés lui donnaient un air moins farouche.

» — Et voici ce qu'elle avait au cou, Mademoiselle.

« C'était une médaille de la Sainte Robe de Trèves telle que les pauvres gens du pays en ont souvent.

» — C'est étonnant, ajouta la concierge, ordinairement ces Bohémiens sont de vrais païens, qui ne croient ni à Dieu ni à diable. Peut-être est-ce un enfant volé.

» — Quelle idée! lui dis-je. Regardez-la donc, elle est brune comme sa mère, elle a, comme elle, des yeux noirs, longs, fendus, avec des cils admirables, des yeux orientaux... non, la pauvre femme avait mis cette médaille au cou de son enfant comme une amulette. Les superstitions sont de tous les pays. Comment s'appelle-t-elle ?

» — Je ne le sais pas, Mademoiselle, elle a l'air de ne pas le savoir elle-même.

» — Ayez l'obligeance de la faire souper et coucher; demain, nous verrons.

» — La pauvre femme errante repose dans la terre, et l'enfant est ici. Elle ne parle point; les domestiques la questionnent inutilement, en français, en allemand, elle ne répond pas : elle a l'air d'une biche effarouchée... je la laisse chez la concierge, en attendant que je prenne une décision. Si je la gardais?... qui sait ? elle s'attacherait à moi peut-être, j'aurais une espèce d'intérêt dans la vie; et le soin de rendre heureux cet être abandonné m'occuperait... Quand on n'a rien à attendre pour soi-même, on peut se rattacher à la vie par autrui. Je verrai.

« C'est vu. Ce matin, je suis descendue chez la concierge; le père et la mère étaient sortis, mais leurs cinq enfants étaient là, et j'ai vu qu'ils tourmentaient la pauvre petite vagabonde, comme dans une volière, les oiseaux tourmentent parfois un compagnon plus faible et plus

crainitif. Ils la harcelaient de questions, elle ne répondait pas; ils la tiraient par ses vêtements, elle les repoussait en silence... J'entendis l'ainé des garçons lui crier aux oreilles :

» — Veux-tu bien répondre, ou tu sauras pourquoi. Comment t'appelles-tu et d'où viens-tu ?

» — Oui ! d'où viens-tu ? crièrent les autres enfants en sautant autour d'elle et en la tirant par sa robe. Réponds donc ! méchante !

» Je parus à l'entrée de la chambre; elle me vit, repoussa les enfants d'un bon petit coup de poing, et elle accourut vers moi et s'attacha à mes vêtements en levant sa tête charmante et en tournant ses yeux suppliants vers les miens. Je la soulevai de terre... aussitôt, elle jeta ses petits bras autour de mon cou, me serra de toutes ses forces et me dit tout bas, en hollandais :

» — *Draag my weg !* Emportez-moi !

» Je fus conquise : je la serrai à mon tour dans mes bras, je l'emportai comme une proie, comme un trésor plutôt... Elle est à moi; la destinée l'a jetée dans mon sein, je ne la laisserai pas échapper... Elle n'a pas eu peur de moi, comme Angélique : cette âme innocente a deviné le cœur sous la laideur du visage. Je t'aimerai, va !

» Le curé est venu aujourd'hui; il m'a félicitée de ce qu'il appelle une belle action :

» — Le Seigneur vous récompensera, dit-il.

» — Je ne le pense pas, monsieur; j'y ai pris trop de plaisir.

» — A la bonne heure, mais je persiste à

croire que le bon Dieu vous octroyera ses grâces à cause du bien que vous faites. Cela lui va au cœur.

» — Je ne l'en empêche pas.

» — Il faudrait baptiser cette petite fille, *sub conditione*.

» — Comme vous voudrez, monsieur.

» Je ne voulais pas émuover de discussion à ce sujet.

» — Vous serez marraine, mademoiselle ?

» — Non monsieur. Vous savez que je n'ai pas de goût pour les cérémonies religieuses.

» — Mais, Mademoiselle, que vous a donc fait le bon Dieu ? Quel mal ?

» — Un grand : il m'a créée.

» — Ah ! Mademoiselle, la vie est pourtant un bien beau présent.

» Je ne répondis pas.

» — Comment appellerez-vous cette enfant ?

» — De mon nom, Faustine.

» — C'est bien : sainte Faustine est une vierge martyre, elle a sa place aux Catacombes, et on lit sur son sépulcre : *Faustine, vierge intrépide, Virgo fortissima*. La cérémonie sera pour demain, et au matin, je dirai la messe pour l'âme de sa pauvre mère.

» Voilà donc ma *Fausta* inscrite sur les registres de l'État civil et sur ceux de l'Eglise : ce n'est plus une paria, une bohémienne, c'est ma fille, mon trésor bien-aimé.

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

SUR LA PISTE

(SUITE)

« Vous avez en Petrus un pauvre partenaire, colonel, fit mademoiselle Collinet. Mais Jenny va revenir et vous aurez des bottes d'une belle force à parer cette fois ! Depuis votre dernière visite, la chère belle a fait d'étonnants progrès.

— Je l'avais prédit et je l'en féliciterai, mademoiselle. Et dire qu'Isabeau n'a jamais voulu manier un fleuret !

— Je l'en félicite ! parodia tout bas Gontran.

Dans la bibliothèque, madame de Moirs et mademoiselle Joubert feuilletaient un album héraldique :

« C'est un ouvrage de prix, remarqua l'institutrice, et tous les connaisseurs l'envient à la bibliothèque de Loché; il renferme toutefois quelques erreurs, prétend Jenný; cette fille de vieille race en remonterait à d'Hosier. Elle a

le goût des parchemins comme l'abeille celui des fleurs.

— Tout au rebours de ma pauvre Isabeau qui dirait à peine l'âge du jeune Rohan et la devise des Montmorency. Mais en revanche elle sait par cœur Linné, de Jussieu, de Candolle et tous les botanistes connus. Cette enfant a des goûts d'une simplicité par trop champêtre !

— Et je l'en félicite ! pensa de nouveau Gontran.

Un bruit de voix qui se fit entendre dans la cour attira la mère d'Isabeau à la fenêtre : son fils, le garçonnet joufflu enfourchait un poney aux applaudissements des valets d'écurie.

« Ne laissez pas Henriot avec ces maladroits, Madame ! s'écria l'institutrice; ils lui donne-

raient de mauvaises habitudes équestres. Un peu de patience : Jenny lui transmettra le précepte et l'exemple. Antiope, Penthésilée, Thamyris et Thalestris, ces fameuses reines des Amazones n'étaient que des palefrenières auprès d'elle. Elle adore le cheval, d'ailleurs, et ne manque ni un carrousel, ni une course à vingt lieues à la ronde !

— A la bonne heure ! applaudit le petit frère qui avait saisi cet éloge au trot en évoluant sous la fenêtre ; à la bonne heure ! ce n'est pas comme Isabeau qui ne saurait franchir un saut de loup et n'appliquerait pas un coup de cravache à la rosse la plus rétive.

— Décidément mademoiselle Isabeau est une femme incomprise dans sa famille » se dit Gontran en souriant.

Le soir réunit les divers hôtes de Loché au salon où Isabeau prouva que, inhabile aux exercices masculins, elle maniait, du moins, fort adroitement l'aiguille, la navette et le crochet. Si son père regrettait qu'elle ne sût ni attaquer en tierce ni parer par quarte, il appréciait du moins sa patience à faire, pour l'amuser, d'interminables parties de piquet. Si la mère eût aimé en elle plus de fierté nobiliaire, elle lui savait gré quand même de ses attentions filiales ; elle écoutait volontiers sa douce voix chanter de suaves mélodies et ses doigts mignons glisser sur le clavier comme un essaim d'oiseaux.

« Jenny néglige un peu le piano, constata l'institutrice ; elle lui préfère le violon et le violoncelle.

— Mademoiselle de Moirs, joue-t-elle aussi du cor de chasse ? demanda Gontran qui se mordit les lèvres aussitôt cette impertinente apostrophe.

Sa tante le foudroya d'un regard. Heureusement mademoiselle Collinet n'entendit point malice à la question.

— Du cor ? répondit-elle naïvement ; mon Dieu non ! Seulement il lui est arrivé de sonner elle-même l'hallali à la dernière chasse de Goulène, parce que le piqueur exténué manquait de souffle ; mais ce n'est pas son habitude et...

— Entends-tu, Isabeau, interrompit le petit frère ; entends-tu ? une demoiselle qui sonne l'hallali ! est-ce crâne ? tu n'en feras jamais autant !

— Et je l'en félicite ! pensa une fois de plus Gontran.

Le trot d'un cheval fit tressaillir l'institutrice.

« Encore un visiteur ! pensa-t-elle ; véritablement c'est une grêle ! De ce qu'on autorise tout le monde à se trouver ici chez soi, ce n'est cependant pas une raison pour que chacun y tombe des nues à toute heure, sans crier seulement gare ! »

Le survenant malencontreux n'était pas un visiteur, mais un exprès du télégraphe.

La dépêche qu'il portait — remise à mademoiselle Collinet, sur un plateau d'argent — fut rapidement décachée :

« Docteur a besoin de quelques jours pour se décider ; mais arriverons le plus tôt possible ; faire prendre patience aux de Moirs s'ils sont arrivés et bien recevoir les inattendus. Réponse inutile : changeons d'hôtel ce soir ; pas encore choisi l'autre gîte. Écrirai de nouveau. »

EUDOXIE.

Ainsi, mademoiselle Joubert n'avait pu voir de cette chère amie d'enfance qu'elle venait rejoindre de si loin, qu'une signature... qui n'était pas de sa main !

« Eh bien ! nous attendrons ! résolut-elle.

— Cependant, ma tante...

— J'y suis ! j'y reste ! conclut-elle s'appropriant un mot héroïque. »

Elle y resta vraiment, quoique un second télégramme annonçât un nouveau retard.

« Ah ! pensait-elle, si Eudoxie me savait ici, avec quel empressement elle accourrait en dépit de la médecine et du médecin ! »

Mais Eudoxie qu'on ne pouvait prévenir, puisqu'elle n'indiquait pas encore cette fois « l'autre gîte » Eudoxie ne savait pas Églantine ici... heureusement peut-être pour les illusions amicales de la vieille fille.

Celle-ci charmait les longueurs de l'attente en ajoutant, d'heure en heure, à son *Journal* des descriptions variées, des impressions nouvelles :

« Resplendissante contrée, écrivait-elle un soir ;
» les antiques tourelles des nobles manoirs dressent dans l'azur intense leurs crêtes féodales ;
» les parcs giboyeux et les forêts primitives retentissent de l'aboiement sonore des meutes seigneuriales et...

— Ah ! mais non, je me trompe, reconnut-elle en s'interrompant ; la chasse n'est pas ouverte ; supprimons les meutes seigneuriales.

Elle supprima les meutes seigneuriales et poursuivit :

« Les mille bruits de la campagne en fête bercent l'âme rêveuse dans une symphonie enivrante. On entend de toutes parts le galop vertigineux des fougueux destriers emportant aux fêtes voisines les jeunes seigneurs de cette noble contrée, le roulement continu des voitures de gala où s'étaient fièrement l'aristocratie de la naissance et celle de la fortune, les cloches argentines des châteaux et des villas sonnant les festins, etc., etc.

Quand elle se trouvait à bout d'énumérations, mademoiselle Joubert se tirait d'embarras volontiers par des et cœtera.

« Aujourd'hui quelle riante variété de plaisirs fins et distingués ! D'abord, cette rapide visite à l'imposant château de Vinzelles tout bruisant, tout peuplé de cavaliers élégants et de

» femmes charmantes; pas une seule à marier,
 » malheureusement ! Puis cette promenade en
 » bande joyeuse jusqu'à la Saône élargie et dé-
 » bordée ! On voulait mettre pied à terre, en
 » face d'une île verdoyante enguirlandée de blancs
 » nénuphars.

« Pas là ! pas là ! protesta d'une voix émue l'in-
 » téressante mademoiselle Collinet; ce lieu fatal
 » me rappelle de trop poignants souvenirs...
 » un ciel sombre, une bise d'hiver, la Saône gla-
 » cée... voilà le cadre exact. Une brillante jeu-
 » nesse chaussée de patins s'ébattant sur la
 » glace... voilà le tableau vivant. Jenny, ma
 » Jenny bien-aimée, imprudente, téméraire même,
 » se risquant plus loin que personne... la glace
 » amincie craque et se rompt... Jenny pousse
 » un cri, un seul et disparaît sous les flots... voilà
 » l'horrible drame !..

— Et le dénouement ? demandai-je fortement
 impressionnée.

« Cinq ou six braves sauveteurs dans l'eau gla-
 » cée : l'un s'en tire avec un membre cassé, l'autre
 » avec le crâne fendu, un troisième y gagne
 » une fluxion de poitrine double et le garde-
 » pêche s'y noie !..

— Mais Jenny, Jenny ? insistai-je de nouveau.

« Jenny ?... sauvée par un terre-neuve ! Elle
 » n'avait laissé dans l'eau que ses patins.

— Et depuis ?..

« — Elle en acheta d'autres et n'en patine que
 » mieux ; elle prétend qu'il faut de petites leçons
 » de ce genre pour apprendre à discerner l'épais-
 » seur de la glace. Oh ! ma Jenny réunit les ap-
 » titudes les plus variées, et fait en toutes cho-
 » ses d'étonnants progrès.

« Nous n'en doutions pas, et cette jeune fille
 » accomplie, résumé brillant de toutes les per-
 » fections demandées aujourd'hui à son sexe,
 » cette patricienne virile, artiste, audacieuse
 » ainsi qu'il est de grand air de se montrer au-
 » jourd'hui, m'inspire une sympathie une admi-
 » ration qui grandissent d'heure en heure.... Et
 » avec cela une si belle dot ! une famille si bien
 » posée !.. Oh ! ce mariage pressenti, même
 » avant que je connusse l'existence de Jenny, ce
 » mariage assorti de tous points est écrit dans le
 » ciel favorable et se fera au premier jour.
 » Cependant, chose étrange ! insondable mystère
 » d'homme ! Gontran ne semble ni le désirer ni
 » même y songer !..... Son attention sentimen-
 » tale s'égarerait-elle ailleurs ?... ses aspirations
 » tendres se fourvoieraient-elles dans des sen-
 » tiers...

Toc ! toc fit le doigt de la femme de chambre
 sur la porte.

Eglantine essuya sa plume et dit : Entrez.

« M. le colonel de Moirs demande à Mademoi-
 selle la permission de se présenter chez elle » dit
 la femme de chambre en écartant la portière.

« Qu'il vienne donc ! »

La tante Eglantine, remplaçant avec respect

mon journal dans son tabernacle, disposa d'a-
 vance un fauteuil pour le visiteur et choisit pour
 elle-même un vieux trône à crépines d'or où elle
 s'étendit dans l'attitude majestueuse et distin-
 guée d'une reine en réception de gala.

Le colonel entra.

Il s'inclina silencieusement devant la vieille
 fille.

Eglantine attendait son entrée en matière.

Mais le brave soldat, naguère si parfaitement à
 l'aise sous le feu de l'ennemi, supportait moins
 bien le regard inquisiteur braqué sur son embar-
 ras. Il se troublait visiblement et s'en aperçut
 lui-même assez pour rougir de ce trouble ; il prit
 donc héroïquement son parti et, par une brusque
 attaque, il fit brèche du premier coup.

« Mademoiselle, il se passe ici des choses gra-
 ves que je ne dois pas vous laisser ignorer.

— Des choses graves ?... ici ?... Et en quoi, je
 vous prie, peuvent-elles m'intéresser, Monsieur ?

— En ce qu'elles vous touchent de près.

— Veuillez donc alors m'en instruire. Je vous
 écoute.

— Voilà : Mademoiselle, la plupart des jeunes
 gens d'aujourd'hui sont des freluquets aux ongles
 soigneusement limés et aux mains blanches.
 C'est là tout leur mérite... si mérite il y a. »

Le silence toujours interrogateur d'Eglantine
 sembla une approbation au colonel qui poursui-
 vit :

« Ils roucoulent des romances, tapotent des
 sonates... et se jouent trop souvent de la répu-
 tation des femmes et du repos des familles... »

Eglantine ne comprenait pas encore et conti-
 nuait de se taire.

« Les uns voltigent et papillonnent dans un
 monde inférieur ; les autres s'élèvent plus haut
 dans leur folle présomption.

Eglantine eût dit volontiers :

« Avocat, passons au déluge ! »

Elle se contenta de murmurer :

« Je ne devine pas en quoi me touche... »

Mais devant cette impassibilité, le calme forcé
 du colonel s'ébranlait dans ses bases et la teinte
 pourprée envahissant ses oreilles ne présageait
 rien de bon.

« Vous jouez fort bien la comédie, Mademoi-
 selle, ou vous êtes d'une rare ingénuité....

— Mademoiselle, votre neveu fait la cour à ma
 fille ! »

La foudre éclatant aux pieds de la malheureuse
 tante ne l'eût pas atterrée davantage.

Eh ! quoi ! son rêve héréditaire et millionnaire
 allait-il donc se vaporiser comme une goutte de
 rosée au soleil ?... Ses châteaux en Maconnais
 s'effondreraient-ils au souffle d'une petite fille
 sans distinction, sans talents, sans aplomb, sans
 fierté, une sorte d'Estelle botanisant qui ne sau-
 rait sans doute édifier qu'une chaumière sur
 leurs ruines ?

La tante de Gontran se dressa indignée sur

son trône de cuir gaufré, dans une attitude offensive :

« Expliquez-vous mieux ! fit-elle avec une froideur feinte.

— Je m'explique : Depuis quelques jours déjà, je soupçonnais les intentions de ce.... jeune homme. Sa politesse raffinée, son hypocrite respect, ses attentions délicates pour ma femme, tout cela m'était suspect... dans certaines situations, Mademoiselle, on a l'épiderme susceptible, c'est une loi d'honneur. Sentinelle, prenez garde à vous ! me répétais-je !... et je prenais garde. J'ai donc parfaitement distingué ce.... jeune homme se faufilant, après dîner, parmi les ramures à travers lesquelles Isabeau et son frère venaient de disparaître. En avant, marche ! J'emboitai le pas. Mes enfants s'étaient arrêtés au *rond point du chevreuil* sur un banc de gazon : la grande sœur regardait d'un œil l'ouvrage où son aiguille courait et de l'autre un *De Viris* ouvert sur ses genoux :

— Allons, courage, mon Henriot, disait-elle ; encore un effort et tu sauras ta leçon ; je vais te la répéter, écoute bien...

Mais le jeune drôle n'écoutait pas, et l'étude ne profitait qu'à Isabeau.

« Je perds mon temps avec toi, fit-elle découragée ; tu sais pourtant si je suis pressée : Monsieur le curé compte sur cet ornement pour dimanche ! viens au moins tenir mon écheveau, je t'en prie.

— Non ! non ! non ! sifflota le polisson en ricant.

— Comment ! tu me refuses un si léger service ? tu ne veux pas tenir un instant cet écheveau ? Je ne pourrai jamais m'en tirer toute seule, cependant, il est si embrouillé ! tu ne veux pas ?

— Non ! non ! non ! traderidera lanlai.... ai.... aire !

— Veuillez m'accepter pour dévidoir, Mademoiselle, fit tout à coup votre.... neveu émergeant d'un massif absolument comme par hasard. »

Ma candide enfant qui ne voyait pas autre chose en ce.... jeune homme qu'un simple dévidoir, en effet, allait ingénument lui confier son écheveau lorsque j'apparus !

« Mais Monsieur, interrompit enfin la tante rassurée, de ce que mon neveu s'est montré envers vous et les vôtres, respectueux et poli comme devait faire un homme bien élevé, je ne vois pas qu'il en faille conclure fatalement à une passion qui n'aurait, d'ailleurs, rien d'offensant pour vous.

— Il ne m'est pas encore venu en tête, croyez-le, qu'on ose venir soupirer aux pieds de mademoiselle Isabeau de Moirs, ma fille, sans avoir un nom acceptable à lui offrir ! Seulement, ma délicatesse, mon honneur, me font un devoir d'éclairer le terrain avant de permettre à qui que ce soit d'y aventurer le pied...

or, s'il pousse sur ce terrain quelques fleurs qu'on appelle qualités et vertus, il est d'ailleurs complètement stérile... ma fille, Mademoiselle, est, comme vous avez pu le voir, jeune, jolie et bien élevée, mais... sans dot ! Et maintenant qu'on se le dise et qu'on se le redise ! Nul n'accusera jamais le colonel de Moirs de cette vilaine ruse de guerre qui consisterait à cacher sa pauvreté ! »

« Mademoiselle Joubert, mademoiselle Joubert ! » criaient plusieurs voix dans le corridor.

Cette interruption tira heureusement la vieille fille d'une situation délicate. Abandonnant sa royale attitude, elle retrouva une vivacité juvénile pour s'élancer vers la porte et l'ouvrit avec un soupir de soulagement.

« Encore un télégramme ! annonçaient les survenantes. Mademoiselle Collinet avait lu la dépêche à madame de Moirs qui l'avait lue à sa fille qui l'avait lue à son frère, qui voulait la lire à tout le monde et cette dépêche disait :

« Quitterons l'hôtel du Nord demain soir pour nous rendre aux eaux sans retourner à Loché. »
 » Y bien recevoir qui s'y présentera. Amitiés
 » aux de Moirs s'ils s'y trouvent déjà. Qu'ils en fassent eux-mêmes les honneurs avec vous et se souviennent qu'ils y sont chez eux.

» EUDOXIE. »

Enfin ! murmura Églantine, j'ignore où ils seront après-demain ; mais je sais où les trouver demain !

Puis, comme la vice-châtelaine obéissant à ses instructions l'invitait à prolonger son séjour à Loché :

« Merci, répondit-elle, nous partirons demain pour Lyon ou plutôt pour l'hôtel du Nord. »

Gontran parut étonné.

Le colonel se mordit les lèvres et la moustache ; mais le rayonnement d'une conscience sûre d'elle-même et d'une fierté satisfaite jaillit de ses yeux vifs.

L'Hirondelle rasait légèrement les eaux calmes de la Saône ; le blanc panache de vapeur lancé par sa noire cheminée éparpillait ses flocons légers dans un ciel bleu, et les parcs baignant leurs chevelures embaumées dans la rivière, les jardins y trempant leurs bordures fleuries imprégnaient l'onde paisible de suaves senteurs. Dans les salons du vapeur, un valétudinaire sommeillait à demi-enfoncé dans les coussins des divans, quelques voyageurs de commerce se faisaient servir des rafraichissements sur des tables à bords relevés où les verres et les flacons glissaient circulairement, et deux dames touristes dissertaient sur la manière de manger à Florence et de dormir à Venise.

Les autres passagers épars sur le pont s'y livraient, chacun suivant ses goûts, au repos, à la flânerie ou à l'agitation. Ici un faux artiste à barbe inculte et à chapeau de brigand dessinait,

la pipe aux lèvres ; un vieux prêtre disait son bréviaire en marchant ; un ancien militaire enseignait à son caniche la science du port d'armes. Là, une douairière plus jeune que son âge, se faisait lire par sa femme de chambre une analyse des modes nouvelles ; un géologue en tournée passait en revue le contenu de sa boîte ; une religieuse, les yeux baissés, égrénait son rosaire ; et des enfants rieurs s'appelaient bruyamment, se cachaient, se poursuivaient, s'atteignaient, jouaient beaucoup et se battaient un peu à travers le mouvement général.

Gontran suivait des yeux la spirale de vapeur, les villas aux toitures italiennes, les clochers aux flèches de pierre, les bourgades et les cités qui semblaient fuir avec les rives. Thoïsey, un peu reculé dans les terres, excita sa curiosité sans la satisfaire ; Villefranche lui sourit en plein soleil et à partir de Trévoux les enchantements du rivage le captivèrent tout entier ; à peine s'aperçut-il qu'une dame prise du mal de rivière avait besoin de secours à côté de lui et qu'un individu suspect, un *faiseur de portemonnaie*, sans doute, la serrait de fort près.

Églantine observait, étudiait, comparait. Bien que ses desirs ambitieux fussent maintenant fixés, bien qu'elle nommât dans le secret de son cœur l'épouse qui devait enorgueillir Gontran, elle s'avouait qu'un obstacle à ce mariage pouvait surgir : et tout en poursuivant son but, elle ne s'interdisait point l'école buissonnière, cette battue en tapinois, qui lui ménagerait des ressources en cas d'insuccès.

Elle n'accorda qu'une attention fugitive à quelques groupes féminins sans cachet ; d'autres en avaient trop au contraire, et son regard s'en détournait ; un clan, retranché dans un dédain à part, lui sembla digne d'intérêt : c'était une famille anglaise, le père, la mère, six filles, deux garçons avec une suite variée de précepteurs, d'institutrices et de demoiselles de compagnie. Un médecin attaché à cette migration, l'assurait contre les exhalaisons malsaines des terres étrangères, les accidents de voiture et les empoisonnements des tables d'hôte.

« Est-ce une troupe ambulante de clowns et de comédiens ? demanda un petit homme au sourire moqueur, mis en verve par les costumes quelque peu excentriques des insulaires.

— Taisez-vous donc, mauvais plaisant ! ce sont les Thomson de Londres ! s'ils vous entendaient et qu'ils me vissent causer avec vous, ils me retireraient leur clientèle et j'y tiens ! Ajoutez : douze barriques de Beaune, autant de Nuits, autant de Beaujolais tous les ans, sans compter le Seyssel pour la cuisine et la chartreuse première qualité !

— Diable ! vous m'en direz tant...

— La maison Chaine leur expédie de Lyon des fourgons de marchandises à tout changement de saison ; et, quand ils passent un mois chez

nous, il faut louer d'avance cinq ou six loges aux Célestins pour chaque soirée.

— Diable ! fit de nouveau le petit homme maigre avec une admiration bien jouée.

— Ces grandes filles blondes et roses qui sont jolies comme vous voyez, malgré la longueur de leurs dents, apporteront chacune dans leur tablier, le jour de leur mariage, de quoi payer tout un vignoble, savez-vous ? C'est sûr, solide, honnêtement gagné ; il n'y a ni fous, ni somnambules dans la famille, et sur la place de Londres, je connais plusieurs lords qui en feraient volontiers des ladies... Avis aux amateurs.

L'avis saisi au vol parla tante Églantine fermenta dans sa tête ainsi que le raisin mis en cuve... Mais comment aborder ces étrangers sans une présentation préalable ? s'insinuer dans leur confiance ? savoir où ils allaient etc., etc.

C'est à ce moment que les et cœtera se multipliaient sur ses lèvres !

Perplexe et ne pouvant consulter qu'elle-même, mademoiselle Joubert établit machinalement l'harmonie entre ses mouvements physiques et l'agitation de son esprit et se mit à parcourir le pont d'un pas fébrile.

« Si au moins cette mère de famille exotique se trouvait mal, pensait-elle, je pourrais lui présenter dessels... et même dessels anglais... d'ailleurs cette femme robuste n'aura jamais la complaisance de se pâmer ! Si quelque étincelle de eigare enflammait la robe légère de ses filles, je me dévouerais pour l'éteindre... Si les petits frères qui cherchent à déjouer la surveillance avaient l'esprit de choir dans l'eau, j'avertirais la famille et cela m'en rapprocherait favorablement ; mais rien ! pas un accident, pas un incident ! pas une anicroche ! Ces gens-là sont assurés contre l'imprévu, paraît-il ! »

Dans sa préoccupation et malgré l'ardeur croissante du soleil, la tante Églantine oubliait d'ouvrir son ombrelle bordée de rose : elle la tenait même le bras droit tendu, piquée sur le parquet et s'en servait comme point d'appui tandis que sa main gauche reposait sur sa hanche.

Cependant, les petits insulaires aux jambes nues suivaient d'un regard envieux les ébats des autres enfants... l'aîné remarqua l'inattention de son précepteur plongé dans une lecture ; le second inventa la perte d'un jouet pour le faire chercher par sa bonne, et tous deux échangeant des signes d'intelligence gagnèrent un peu de terrain : le précepteur lisait encore ; la bonne cherchait toujours... Les deux espions s'éloignèrent davantage, rougissant d'espoir. Ils se retournèrent... le précepteur s'absorbait de plus en plus ; la bonne furetait de mieux en mieux. Quelques pas de course ou plutôt quelques bonds de chat sur la pointe du pied, pour qu'on les entendit moins, portèrent les fuyards jusqu'à la bande enfantine dont l'animation arrivait au

délire; ils y entrèrent sans résistance malgré les divergences de l'accueil :

« Vive John Bull ! » criaient les uns.

— A bas l'Angleterre ! ripostaient les autres.

Et les lazzi, les hourras, les rires et les taloches s'entrecroisaient activement. La petite guerre commença, moitié par plaisanterie, moitié pour tout de bon; les projectiles les plus variés contrarièrent les allées et venues des passagers qui protestaient; on vit des oranges et des pommes servir à la balistique et une balle de caoutchouc creva la page que tournait la femme de chambre, juste à l'article chignons. Déjà même des combats singuliers se produisaient parmi la mêlée générale.

Et les deux exemplaires de John Bull prouvèrent leur supériorité en l'art de la boxe à deux naturels de Fleury, quand le papa de ces deux indigènes humiliés surgit pour résoudre la question comme le *Deus ex machina* qui dénoue les tragédies.

Et la tante Églantine, calme au sein de l'orage, dont les mugissements ne frappaient même pas son oreille, la tante Églantine demeurait appuyée sur son ombrelle doublée de rose, de laquelle le manche indiscret barrait quelque peu le passage aux combattants.

Cependant la retraite s'effectuait en bon ordre et les Anglais ne lâchaient pied qu'à reculons, offrant encore aux projectiles de l'ennemi une poitrine vaillante criblée par les croûtes de pain, les bouts de bougie, les toupies hors de service et ces objets bizarres familiers aux poches enfantines de tous pays... Mais les jeunes fils d'Albion relevaient encore leurs fronts avec l'audace de la valeur protestant contre le nombre, quand soudain, ô changeants hasards de la guerre! ces fronts orgueilleux s'abattirent dans la poudre.

L'ombrelle doublée de rose où s'étaient empiétrées les petites jambes nues causait seule ce désastre!

Elle en fut bien punie en s'abîmant elle-même sous le poids des vaincus, le manche en morceaux, les baleines tordues et la doublure lacérée! c'était justice.

Le père, la mère, les sœurs, les précepteurs, les institutrices et les bonnes se précipitèrent d'un même bond sur le champ de bataille... Mais Églantine, devant leur sollicitude, s'écriait avec joie :

« Enfin! je tiens mon accident! »

Puis, ramassant pêle-mêle les blessés de toute nature, elle jetait avec ostentation les débris de l'ombrelle doublée de rose par dessus le bord; et d'une main sûre étanchait le sang des petits nez qui s'étaient heurtés dans leur chute.

Cela valait une présentation; l'entrée en matière suffisait, et mademoiselle Joubert mit à profit le reste du voyage : aux Folies-Guillot, elle questionnait déjà la mère de famille étrangère; à l'Homme de la Roche, elle l'appelait

chère madame; et devant l'île Barbe, elle lui demandait son adresse à Londres!... Enfin, quand l'Hirondelle reploya ses ailes au terme de son vol, elle avait pris sur les insulaires assez d'empire pour les entraîner à l'hôtel du Nord avec elle et Gontran.

Elle présentait donc, en achetant cette ombrelle doublée de rose, qu'elle rentrerait bientôt dans son avance de fonds?

Mais les formalités de la douane, les difficultés du chargement compliqué de tant de personnes et de tant de colis dévorèrent un temps précieux; puis un cocher se trompant d'adresse fourvoyait toute la caravane dans une fausse direction; un embarras de voitures l'attarda sur la place des Terreaux; et enfin, le soir venait, quand elle se croisa dans la cour de l'hôtel avec une voiture emportant vers la gare un homme de haute stature, une femme en riche costume de voyage et une jeune fille que mademoiselle Joubert effleura d'un regard sans intérêt.

Laissant à Gontran les soins de l'installation, elle demanda aussitôt madame de Moirs.

« Au numéro un, répondit laconiquement le domestique; madame désire y aller? »

Églantine qui, effectivement ne désirait pas autre chose, se fit immédiatement conduire à cette chambre.

Elle y frappa d'une main fiévreuse. Aucune voix ne dit : entrez.

Elle frappa une seconde fois plus fort, puis une troisième fois plus fort encore... même silence.

Une femme de chambre de l'hôtel traversait le couloir; elle l'arrêta au passage :

« Madame de Moirs est sortie? »

— Elle est partie, madame, partie à l'instant même avec monsieur et mademoiselle. Vous avez dû les rencontrer dans la cour.

Et de fait, la rencontre avait eu lieu! mais la voix du cœur, au lieu d'en avertir Églantine, était demeurée stupidement muette. Elle a parfois de ces bizarres caprices, tout comme la voix du sang.

Consternée, mademoiselle Joubert dut s'appuyer à la rampe de l'escalier pour ne pas chanceler.

« Et... savez-vous où se rend la famille de Moirs? »

— Non, mais quelqu'un de la maison renseignera sans doute madame à cet égard.

Le soir tombait; les baigneurs frileux regagnaient leurs logis temporaires; et, dans chaque hôtel d'Uriage, les salons s'éclairaient, se préparaient et se remplissaient comme autant de casinos.

Une calèche s'arrêta devant l'hôtel du Dauphiné. Au bruit des roues, quelques fenêtres s'étaient ouvertes, et des visages curieux se penchaient au dehors pour examiner les nouveaux venus, car la saison étant un peu tardive

cette année-là, les gens de plaisir attendaient impatiemment du renfort.

Le jeune homme qui sauta lestement à terre sembla tout d'abord justifier leurs espérances ; mais la dame anguleuse et mûre qui s'appuyait sur son épaule pour franchir le marche-pied, parut à chacun un malade pour tout de bon.

Il n'en était rien, cependant : mademoiselle Joubert, en suspension d'hostilités avec son commencement de cataracte et son naissant rhumatisme, se portait bien alors, en dépit de la fatigue commençant à la gagner.

« C'est ici, demanda-t-elle au maître de l'hôtel accouru à sa rencontre, c'est ici qu'est descendue la famille de Moirs ? »

— La famille de Moirs ?.. répondit le gros homme se grattant la tête d'une main et tenant son bonnet de l'autre ; la famille de Moirs ?.. connais pas... attendez donc... non, par ma foi ! ce nom-là ne me dit rien... Mais ma bourgeoise aura peut-être meilleure souvenance. Phémie, Phémie, écoute donc un peu, voir.

Phémie tança vertement son seigneur et maître sur son manque de tête, les de Moirs étant des hôtes à ne pas oublier, bien qu'ils eussent passé quelques heures à peine à l'hôtel : après un premier bain, madame de Moirs avait décidé que, positivement, ces eaux-là lui seraient contraires ; et, pour le moment, elle essayait celles d'Allevard, hôtel des Bains.

Gontran qui ne voyait nullement l'opportunité d'un steeple-chase prolongé davantage, entendit cette nouvelle avec indifférence, et crut naïvement que sa tante s'en tiendrait là.

« Elle voudra sans doute se reposer ici de sa course au clocher, pensait-il ; et j'aurai le loisir d'enrichir mon album. »

Mais il perdit rapidement cette illusion, hélas ! Deux jours après, un brusque détour de la route où il roulait depuis quelque temps, lui laissait apercevoir le clocher neuf d'Allevard, la cité celtique envahie jadis par les Sarrazins qu'en chassait plus tard l'évêque Izarn. Ces belliqueux vaincus ne s'étaient pas laissés battre sans résistance, toutefois ; et, longtemps réfugiés dans les grottes inaccessibles, hantées encore par leur souvenir, ils s'y survivent encore par d'héroïques légendes.

Bien des générations passèrent ; et des conquérants pacifiques, les moines de Cluny, pénétrèrent à leur tour dans la contrée où se répandit aussitôt le parfum de leurs vertus. Ils y fondèrent au pied de Brame-Farine, le monastère de Saint-Pierre et ouvrirent là une école de science et de charité dont les bienfaits se multiplièrent jusqu'à ce qu'un évêque de Troyes détruisit la sainte maison.

Quelques débris de fortifications, ici la base d'une tour, plus loin l'angle d'une muraille, sont les seuls vestiges du moyen-âge encore visibles dans la cité des moines, des Sarrazins et des

Gaulois. L'industrie, toutefois, y est restée debout lorsque y tombaient les hommes et les choses ; et les inimitables fers d'Allevard, déjà célèbres avant que les Commentaires de César les eussent vantés, les fers d'Allevard qui fournissaient à la Gaule ses fulgurantes épées, se présentent aujourd'hui encore à d'innombrables usages.

Comme à Uriage et comme à Lyon, Églantine en débarquant, produisit la question qui tournait au refrain...

« Parfaitement, madame ! répondit en se rengeant le factotum de l'hôtel, nous avons la famille de Moirs, maîtres et valets, couchée tout au long sur nos registres. Voulez-vous voir :

1^o Monsieur Jean-Eusèbe-Nicanor-Anatole de Moirs, du château de Loché (Saône-et-Loire), soixante-deux ans...

— C'est bien, c'est bien, je m'en occuperai à son tour. Quant à présent, c'est sa femme que je cherche. Puis-je la voir ?

— Parfaitement ! c'est-à-dire madame pourrait la voir si elle était visible ; mais...

— Mais ?

— Madame de Moirs n'est que rarement visible chez elle. Sa maladie exige des distractions variées et... on en a ici tant qu'on en veut, des distractions variées !

L'ombre double de rose eût tourné d'impatience dans les mains d'Églantine, si l'ombre double de rose n'était pas allée où vont les neiges d'antan... mais une ombre double de vert la remplaçait alors, et ce fut elle qui interrompit de trois coups secs, frappés sur le parquet, les digressions du narrateur :

— Je demande à parler immédiatement à madame de Moirs.

— Parfaitement ! j'ai compris. Madame pourrait se donner ce plaisir si elle se rendait pour l'heure aux ruines de Saint Hugon.

— Voulez-vous dire que madame de Moirs s'y trouve en ce moment ?

— Parfaitement ! à moins qu'elle ne soit au bord du lac du Collet... ou bien encore en pleine vallée du Grésivaudan, car madame de Moirs change souvent d'avis et quand elle part pour le nord, c'est souvent au midi qu'elle arrive.

Le dépit d'Églantine se lisait sur son visage.

« Que madame veuille bien patienter, reprit le factotum ; la famille de Moirs et le prince de Sorgues, la marquise de Chelles, les barons de Vaux qui l'accompagnent rentreront aujourd'hui ; c'est forcé : ils ont demain grand déjeuner au Jardin Anglais avec toute la finance de la Terrasse et toute l'aristocratie du Louvre. »

Églantine se calmait un peu. Elle espérait que sa noble amie rentrerait dîner et fit pour elle et ses illustres compagnons une toilette qui étonna Gontran.

Mais le premier coup sonna sans que les promeneurs parussent ; le second coup ne les ame-

na pas davantage et leurs couverts nombreux demeurèrent sans emploi quand on servit le repas.

A la table voisine deux femmes dinaient seules.

L'une âgée, ridée, voutée n'avait absolument que ces titres à l'attention d'Églantine. L'autre, d'un type étrange et d'une rare beauté, l'intrigua immédiatement. Dans ses cheveux aile de corbeau, tranchait une rouge fleur de grenadier; une écharpe de dentelle était fermée sur sa poitrine d'un blanc de neige par une merveilleuse étoile de diamants; et ses bras comparables à ceux de la Vénus mutilée, se montraient nus jusqu'à l'épaule avec un éclatant relief sur sa robe de velours noir.

« Quelle toilette ! murmurait Gontran, quelle toilette pour dîner en tête à tête avec une commensale qui s'attache la serviette sous le menton ! »

« Quelle toilette ! pensait tante Églantine éblouie ; quelle distinction ! quelle race !... c'est pour le moins une duchesse millionnaire. Les domestiques s'empressent autour d'elle avec obséquiosité ; tout l'hôtel semble à ses ordres ! Mais... je ne me trompe pas... on l'appelle mademoiselle ! »

Puis elle ajouta tout haut :

« Entends-tu, Gontran, c'est une demoiselle ! une demoiselle à marier, mon ami !

— Eh ! bien, ma tante, que nous importe ?

— Cela nous importe beaucoup, étourneau ! se confia tout bas la tante en éveil ; cela nous importe tout à fait, car s'il faut renoncer à Jenny... et même peut-être, comparaison faite des deux femmes et des deux fortunes...

— Quelle est donc cette ravissante personne ? demanda-t-elle au factotum qui passait près d'elle.

— Cette ravissante personne ?.. mais c'est la signora ! comment ! madame ne connaît pas la signora ?... Impossible ! tout le monde connaît la signora !

Églantine, confuse de se montrer moins bien renseignée que tout le monde, n'osa pas insister et s'en tint à son admiration première.

La fatigue l'accablait, cependant, et le sommeil la gagnait ! Elle fit bonne contenance une heure encore ; puis, n'en pouvant plus, elle monta se coucher ; mais ce ne fut pas sans avoir écrit à madame de Moirs quelques pages d'un pathos héroïco-sentimental où son séjour à Loché, sa poursuite à Lyon, sa déception d'Uriage, et ses sentiments actuels étaient reproduits plus que suffisamment à l'aide d'épithètes expressives et de et cœtera nombreux.

Ce factum, remis le soir même à la fuyante Eudoxie pour la préparer aux émotions du lendemain, préviendrait une nouvelle fugue et assurerait enfin la rencontre désirée.

Le sommeil qui avait taquiné la vieille demoiselle toute la soirée, s'enfuit avec une espiè-

glerie nouvelle dès qu'elle eut la tête sur l'oreiller. Chaque roulement de voiture, chaque bruit de voix la faisait tressaillir... Voilà Eudoxie et son Jean et sa Jenny ! pensait-elle ; ô Jenny, Jenny, êtes-vous aussi belle, aussi fière, aussi princesse que la signora ?..

La signora et Jenny, Jenny et la signora prolongeaient son insomnie... elles s'effacèrent peu à peu, cependant, derrière un tourbillon confus de péris, d'almées et de mandarines ; puis les vagues silhouettes de Peau d'Ane, de l'adroite Princesse et de la fée Urgèle portées sur un nuage s'approchèrent du lit... s'inclinèrent doucement... soufflèrent sur les yeux de la tante Églantine... et la tante Églantine se mit à ronfler ! qu'on lui en garde le secret !

Heureusement Eudoxie et sa bande qui rentraient pour souper, ne pouvaient entendre ce ron ron féminin et ne s'en doutèrent pas.

« Grand Dieu ! comme j'ai dormi tard ! s'écriait mademoiselle Joubert s'éveillant le lendemain au premier coup du déjeuner. Étais-je donc si fatiguée ? décidément je vieillis. Il est plus que pressant de marier Gontran... peut-être l'an prochain une campagne comme celle-ci me serait-elle impossible... »

Elle s'habilla soigneusement. N'allait-elle pas déjeuner avec les de Moirs, le prince de Sorgues, la marquise de Chelles et les barons de Vaux ?... Ces barons de Vaux l'inquiétaient... sur les deux, il y en avait au moins un de célibataire, sans doute... à notre époque, on se marie si peu !... Après tout si Jenny s'acheminait vers la baronnie de Vaux ou la principauté de Sorgues, on pourrait se renseigner sur le compte de la Signora, l'étudier, lui plaire, etc., etc., etc.

Au troisième et cœtera la porte s'ouvrit sans que l'on eût frappé ; une fille de service entra dans la chambre étourdimement :

« De la part de madame de Moirs ! » fit-elle en remettant à mademoiselle Joubert un pli cacheté.

La vieille fille le saisit d'une main tremblante.

« Eudoxie ! Eudoxie ! pensa-t-elle, ma lettre l'a bouleversée de joie ! elle épiait mon réveil avec impatience ! elle n'a pu tarder davantage à me souhaiter la bienvenue... Elle m'attend ! Elle m'appelle !... J'accours, Eudoxie, j'accours !

Églantine décacheta pourtant la lettre et la parcourut des yeux, ce qui ne fut pas long, car elle était écrite dans le même style que les télégrammes de Loché :

« Touchée aux larmes d'une pareille poursuite.

» Admirable ! légendaire !! unique !!! ce serait de l'acharnement si ce n'était du surhumain.....

» Incomparable amie !

» Impatiente de recevoir tes effusions ; mais

» obligée de partir immédiatement pour deux

» jours ! On devait déjeuner ce matin au Jardin-

» Anglais, la marquise de Chelles en a décidé au-

» trement et moi aussi. Nous nous rendons avec le

» prince et les barons au pic de la Pyramide... ou

» bien à la vallée du Gleyzin ; en route on déci-
» dera.
» Désespérée de ce retard ! mais impossible de
» manquer à des engagements antérieurs ! cir-
» constances obligent.

(La suite au prochain Numéro.)

» Promène-toi en m'attendant. A bientôt.

EUDOXIE

» Hommages de mon mari, respects de ma
» fille. Un bonjour de ma part à ton neveu.

M. BOUROTTE.

L'ORAGE

Sous un voile aux tons roux, cachant sa morne face,
Le soleil ne répand que des rayons brisés ;
Et les nuages gris qui roulent dans l'espace
Promènent leur grande ombre au flanc des monts boisés.
Un souffle ardent et lourd, dans les gorges profondes
Circule, murmurant des menaces de mort ;
Et, sous le frêle esquif, sentant bondir les ondes,
Les pêcheurs effrayés cherchent l'abri du port.

Des sillons enflammés déchirent le ciel sombre ;
Une lointaine voix gronde au plus haut des airs,
Descend, tonne, mugit... et ses éclats sans nombre
Se mêlent continus aux flammes des éclairs.
Entr'ouverts et béants, les rapides nuages
Précipitent les flots que font jaillir leurs chocs ;
L'aigle siffle, hurle et des efforts sauvages,
Sur la crête des monts, déracinent les rocs.

Les terreurs de la nuit vont s'abattre livides ;
Au sommeil caressant, nul œil ne cédera ;
Les esprits destructeurs, de ruines avides,
Commandent à l'orage... et l'orage entendra...
Où sont les épis d'or et les grappes vermeilles ?
Et les rameaux pliants où pendaient les fruits mûrs ?
Où sont les nids d'oiseaux et les ruches d'abeilles ?
Le toit de l'ermitage et ses fragiles murs ?...

La cloche au son voilé, dans la flèche de pierre,
Balance avec lenteur son hymne grave et doux ;
Près du cierge béni qu'allume la chaumière,
Les femmes, en priant, se traînent à genoux.
A la voix du Très-Haut qui remplit l'étendue,
Le méchant, dans son âme, entend crier la peur...
Sur son front orgueilleux la mort est suspendue
Et sa lèvre qui tremble a dit : « Pitié, Seigneur ! »

Dans le ciel apaisé, la lumière splendide
S'élancera demain de sa couche d'azur ;
D'autres épis vont naître au champ désert et vide ;
D'autres fleurs ouvriront un calice plus pur.

Ainsi lorsqu'en nos cœurs les tempêtes du monde
Ont broyé la tendresse et déchiré l'espoir,
Après l'ardente lutte en blessures féconde,
Nous rendrez-vous, Seigneur, le calme d'un beau soir ?

MÉLANIE BOUROTTE.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

BEURRE D'ANCHOIS

Une demi-douzaine d'anchois ; lavez-les bien, pilez et passez les chairs, sans les assaisonner ; maniez ces chairs réduites en purée avec autant de beurre. On sert le beurre d'anchois sur des tartines ; on en met sous les beefsteaks ou sous le filet de bœuf.

PATÉ A LA CIBOULETTE

Faites faire un hachis avec du bœuf cru et blanchi, du persil, des ciboules, des épices ; ajoutez-y de la moëlle de bœuf, de la mie de pain trempée

dans du bouillon, des parures de truffes et des champignons hachés.

Faites deux abaisses de pâte, celle de dessous plus forte, celle de dessus plus mince, dressez votre hachis, couvrez-le de bardes de lard et de tranches de citron, couvrez avec la seconde abaisse.

Mettez au four, et servez chaud.

CHOUX VERTS A LA NORMANDE

Faites-les bouillir à l'eau salée, égouttez-les, faites-les cuire dans le beurre et faites-leur boire, petit à petit, un ou deux verres de bonne crème. Très simple et très bon.

REVUE MUSICALE

Les Contes d'Hoffmann, par Jacques Offenbach. —
La Fille de Jaire, par madame de Grandval.

Quoi qu'en ait dit un éminent critique de la presse musicale, ce n'est pas la première fois que l'imagination d'un musicien a été séduite par les bizarres conceptions du conteur Hoffmann.

De 184... à 1850, une jeune femme, d'un très grand talent, possédant une surprenante facilité d'improvisation, s'était éprise des nombreux sujets que lui offrait l'ouvrage du littérateur allemand.

Organiste de la cathédrale de Meaux, mademoiselle Juliette Dillon fut enlevée prématurément à l'art et à sa famille dont elle était l'espoir, lors du choléra qui, en 1854, fit de si nombreuses victimes à Paris.

Sa traduction des *Contes d'Hoffmann*, pour le piano, fut une œuvre relativement considérable, étant donné l'âge de l'auteur et les difficultés matérielles qu'avait à vaincre une jeune fille sans fortune, glanant péniblement, dans le champ aride du professorat, de quoi subvenir à ses besoins.

Elève de Berlioz, qu'avec raison elle admirait, on trouve dans sa musique ces tendances de rénovation et d'émancipation, que ce maître eut tant de peine à faire accepter de son vivant aux partisans de la routine, et que, plus tard, Richard Wagner devait pousser jusqu'à l'excès.

On devine aisément combien la jeune musicienne, à son début, dut rencontrer encore plus de

difficultés que l'illustre auteur des *Troyens* pour faire admettre des tentatives et des audaces qui tendaient à entraîner l'art en dehors des formules consacrées. Aussi, tel un météore qui jette sa flamme, éblouit un instant, puis s'efface, la pauvre Juliette, effleurée par l'aile de la mort, vit s'éteindre avec elle l'étincelle sacrée dont Dieu marque au front tous les grands artistes. Son œuvre est là pourtant, tombée dans cet abîme qui se nomme l'oubli, sans qu'il se soit trouvé un ami qui pût en arrêter la chute. Un jour peut-être, qui sait, l'un des rares exemplaires des *Contes d'Hoffmann*, moi-même dans quelque bibliothèque et recueilli par quelque savant musicologue, aura-t-il acquis une réelle valeur sous sa couche de poussière, et sera-t-il proclamé, discuté et mis en exécution ? Justice tardive ! qui rendra à l'éminente organiste la place qui lui est due parmi les musiciens de notre époque. Elle y a droit, quelque restreinte que puisse être cette place.

Si nous nous sommes attardée dans ces sentiers rétrospectifs, c'est que mademoiselle J. Dillon a ici même, avant nous, tracé d'une plume sûre et autorisée des chroniques, des conseils, des causeries musicales dont le principal mérite était une compétence indiscutable. Nos abonnées, du moins quelques-unes, peuvent encore se souvenir que la *Revue musicale* de ce journal fut inaugurée avec le concours de cette musicienne distinguée.

En nous demandant pourquoi Offenbach avait choisi ce fantastique sujet pour affirmer définitivement son talent lyrique, nous ne pouvons nous empêcher de faire un rapprochement. Les *Contes d'Hoffmann*, deux fois préférés par deux compositeurs de mérite, quoique d'un genre bien opposé — l'orgue et l'opérette — auront été, à vingt-six ans de distance le *chant du Cygne*, pour le vétéran, comme pour la jeune adepte de l'art.

La partition dernière de J. Offenbach a réalisé ses suprêmes espérances, par un franc et légitime succès.

Il faut regretter, cependant, que les auteurs du libretto n'aient pu donner au compositeur une traduction plus exacte du caractère et de la vie d'Hoffmann.

Homme charmant, esprit original, tour-à-tour magistrat ou artiste, selon les caprices de la fortune, ce conteur émérite n'a jamais été l'aventurier, le bohème, le Don Juan de brasserie, tel qu'il a été dépeint par certains biographes. Le musicien et le public y eussent gagné, selon nous, si MM. Jules Barbier et Michel Carré, au lieu de reprendre la donnée inexacte de la pièce de l'Odéon, — œuvre de jeunesse de M. J. Barbier, — se fussent rapprochés davantage de la vérité historique.

Les pages où Offenbach a pu réellement élargir son style, élever sa muse et sortir de son cadre habituel, sont encore nombreuses. La plus décisive, vraiment belle et saisissante entre toutes, est celle du trio, dont l'andante :

D'épouvante et d'horreur...

a causé une émotion indescriptible.

Le *Chœur des Etudiants*, dans lequel se trouve un chant populaire des bords du Rhin, est d'une facture hors ligne.

Avec cela, des romances, barcarolles, couplets délicieusement jolis, d'un style fort original, ont tous été acclamés par de chaleureux bravos. —

Une autre solennité du plus haut intérêt, aura aussi occupé une importante place parmi les grandes manifestations musicales de la saison.

L'œuvre couronnée de madame de Grandval et de M. Paul Collin : *La Fille de Jaire*, a été exécutée au Conservatoire, par les membres de l'orchestre et des chœurs de la *Société des concerts*, et de l'Académie nationale de musique, sous la direction de M. Altès. En nommant le premier chef d'orchestre de l'Opéra, c'est déjà dire que l'exécution a été magnifique. Celle des soli, non moins irréprochable, était confiée à M. Bosquin de l'Opéra, M. Lauwers et madame Brunet-Lafleur. La grande salle du Conservatoire avait peine à contenir l'élégant auditoire qui s'y pressait en foule.

On se souvient que la *Fille de Jaire* remporta, l'an dernier, le « Prix Rossini, » sur quarante-deux concurrents. L'auteur du Poème avait ob-

tenu pareille distinction, aussi à l'unanimité. La valeur de cette œuvre justifie complètement ce double verdict.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que le « Prix Rossini » est spécialement un prix de mélodie.

Madame la comtesse de Grandval est en effet mélodiste de naissance, cela se voit, ou plutôt, cela se sent. Sa phrase est large, chante et retombe avec grâce, sans effort ni recherche. Ses idées s'enchaînent avec une remarquable lucidité ; sa pensée est élevée, et, comme sa science est approfondie, qu'elle en est maîtresse, elle vient toujours servir l'inspiration avec à-propos et dans le style qui lui convient.

Dans son orchestration, même clarté et même distinction ; beaucoup de logique, pas d'effets heurtés, et cependant, parfois, cet imprévu qui donne du charme à la musique.

Pour développer ces qualités il fallait un cadre assez large, un sujet d'un certain caractère. La *Fille de Jaire* réunissait ces avantages.

Les charmants vers de M. Paul Collin ne sont pas seulement des paroles à musique, entortillées dans un nuage. Il s'y trouve toujours une pensée, exprimée avec élégance, sentiment et correction. La rime arrive à son aise, et très heureusement choisie.

Nous pourrions dire que cette partition est admirable en toutes ses parties. Mais avant d'aller plus loin, un mot de critique sur l'une d'elles qui nous a moins charmée : c'est l'accompagnement du *Chœur des Disciples*. Quoique bien mouvementé, d'une bonne et vaillante facture, il est peut-être d'un style trop imagé pour le caractère de l'œuvre.

En revanche, nous louons sans restriction le beau chœur du commencement, où cette phrase d'une suavité exquise :

Le beau lys pur, dans la vallée

Pleine de paix et de fraîcheur,

Epanouissait sa blancheur

Immaculée,

Sous la placidité des cieux clairs,

Sous la placidité des cieux clairs, forme une opposition saisissante avec celle qui la suit, scène imitative d'une réussite parfaite :

Mais soudain, voyez ces nuages,

Dans leurs flancs portant les orages,

Qui de leur deuil épais obscurcissent les airs ;

Aux rapides lueurs des farouches éclairs,

La foudre rugit en éclats sauvages,

L'ouragan s'est déchaîné !

Puis, par une de ces transitions où madame de Grandval excelle :

C'en est fait dans la vallée

Désolée

Le beau lys pur languit déraciné !

on reprend le motif de début de ce chœur vraiment supérieur.

Le duo, n° 2, d'une couleur sévère, est savamment conduit.

Ici se place le *Chœur des Disciples*, déjà nommé. Il est suivi d'un autre duo avec chœur. Dans ce morceau, ainsi que dans la scène de la *Résurrection*, l'inspiration conduit l'auteur vers les plus hautes régions de l'art sacré. L'andantino que chante Jésus, pour évoquer l'âme de la jeune fille morte et la ramener en ce monde, est digne du maître auquel madame de Grandval doit sa couronne :

Enfant dont le ciel avait fait un ange,
Reviens en ce monde à peine quitté ;
Ame, redescends parmi nous, et change
Ta gloire céleste en humanité !

On voit qu'ainsi que la musique, les vers de M. Paul Collin s'élèvent à une poésie pleine de grandeur.

Cette page de premier ordre est accompagnée d'un superbe chœur, tout rayonnant, qui a électrisé un public difficile à émouvoir : orchestration savante, finale fugué d'un très bel effet, enthousiasme sincère, où l'art, uni à la foi, acquiert une puissante élévation.

Nos abonnées trouveront dans le présent numéro, une remarquable composition : *Air de Ballet*, par M. A. Duvernoy, l'auteur couronné, il y a quelques mois, au Concours de la *Ville de Paris*.

On se souvient qu'en Février dernier, nous avons parlé de la *Tempête*, œuvre supérieure, qui a valu à M. A. Duvernoy cette éminente distinction, et qui eut sa première audition au théâtre du Châtelet, par les soins de la *Ville de Paris*.

Il est superflu de répéter ici les justes éloges décernés à ce jeune maître par un aréopage d'une aussi haute compétence que celle du Jury français.

L'*Air de Ballet*, que nous offrons à nos aimables musiciennes du présent et de l'avenir, nous

montre le talent de M. Duvernoy sous un aspect nouveau. Au lieu des magistrales conceptions que peut inspirer le déchainement des éléments, cette fois, c'est la grâce, la légèreté, la verve originale, avec une poétique nuance de sentiment, toujours servies par un style épuré, élégant et d'une grande clarté.

Nous insistons d'autant plus sur le mérite de cette nouvelle composition, qu'un certain nombre de personnes, imbuës de préjugés aussi vieux qu'inexplicables, refusent d'avance toute valeur aux morceaux de musique qu'elles reçoivent avec leur journal.

Qu'on nous permette de l'avouer : ce n'est pas sans un vif regret, que maintes fois nous l'avons constaté ; et, en l'exprimant ici, nous avons l'espérance que nos lectrices voudront bien prendre la peine de lire, *sérieusement*, les œuvres musicales que nous leur offrons. Elles peuvent aisément se rendre compte des sacrifices qu'il nous faut faire, pour donner des productions importantes, souvent des opérettes, toutes signées de noms retentissants et honorablement connus.

Tels sont ceux de Victor Massé, Th. Semet, L. Roques, Albert Grisar, Ch. Hess ; et des classiques de la valeur de Beethoven, Mozart, Field, etc., etc., nous en oublions, et des meilleurs, dont nous avons publié de charmantes pages, qui, si elles nous ont valu de précieuses félicitations du plus grand nombre, il est vrai, ne semblent pas avoir été aussi bien comprises de l'autre portion de nos lectrices.

Ainsi, pour conclure : nous ne sommes qu'au 1^{er} avril, et elles voudront bien remarquer avec nous, qu'à cette époque, elles ont déjà reçu deux morceaux de premier ordre, puisque leurs auteurs se nomment Wekerlin et Duvernoy.

ERRATUM. — Dans notre *Revue Musicale* de Mars, lire : madame M. Lamandé au lieu de mademoiselle M. Lamande.

MARIE LASSAVEUR

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Ma Florence chérie, à toi mon premier salut... ou plutôt mon second, car j'ai poliment répondu à celui du soleil qui recommence à se lever matin. Je l'imite, et j'assiste, par ma fenêtre ouverte, au réveil de la grande ville... Je pourrais le décrire aux Parisiennes du grand monde qui en voient à peine le dernier acte chaque jour ; mais

vous y avez toutes assisté, chères provinciales, vous avez tant de choses à faire quand vous venez nous voir, que vous prenez à peine le temps de dormir ! Nous sommes debout en même temps ; et, tandis que vous choisissez un cocher pour vos courses matinales, je commence ma journée de travail.

Je viens d'être surprise en consultant mon agenda pour dater cette lettre. Quoi ! déjà le premier Avril ! comme le temps fuit rapidement, ma Florence ! il nous emporte avec lui sans jamais s'arrêter, et nous ne retournerons pas en arrière pour recueillir les lambeaux de jeunesse, de bonheur, d'illusions, les mille parcelles de nous-mêmes enfin, dont nous avons hélas ! jonché notre chemin !... Combien d'autres, avant nous, ont fatigué leurs pieds sur ce même chemin de la vie ! Dieu seul en sait le nombre ! quelques noms, cependant, ont survécu à l'oubli, les uns inscrits en lettres d'or dans les annales de l'humanité, les autres burinés en sombres caractères. J'en évoque plusieurs ; je feuillette les éphémérides de ce premier mois de soleil où tout renaît dans la nature ; et, par une étrange ironie, je vois, presque à chaque quantième de ce mois fleuri, la mention d'une mort :

2 Avril 1791. — Mort de Mirabeau. Sa jeunesse avait épuisé avidement la coupe des plaisirs ; son âge mûr moissonna les gloires de l'éloquence ; il passionna les foules au bruit de sa puissante voix, éclatant comme un clairon, tonnant comme la foudre. Il fut à son heure le drapeau de la révolution, pour devenir plus tard l'espoir de la royauté. On lui décerna l'apothéose du Panthéon et, deux ans plus tard, la populace éparpillait ses restes... Vanités des vanités ! Qu'est-ce donc que la gloire et la popularité?...

3 Avril 1800. — Mort de Daubenton le naturaliste qui, après avoir promené son habile scalpel dans les chairs humaines, aida si puissamment Buffon dans l'étude anatomique des animaux. Tandis qu'il gravissait d'un pied sûr les échelons de la science, montant de chaire en chaire et d'académie en académie, madame Daubenton, sa femme, sourde sans doute au bruit de sa renommée, écrivait *Zélie dans le désert*. Je n'ai pas lu ce roman ; et toi, Florence ? Je voudrais pourtant bien savoir ce que pouvait faire cette Zélie dans le désert...

4 Avril 1817. — Mort de Masséna, *l'Enfant chéri de la victoire*. Rivoli, Zurich, Marengo, Essling ont vu son front fulgurer se dresser devant les vaincus... à son tour il tomba désarmé... la grande victorieuse, la Mort, l'avait touché du doigt.

5 Avril 1794. — Mort de Danton, l'avocat révolutionnaire à la stature athlétique, à la face terrible ; le fondateur de clubs, le promoteur des massacres de Septembre, le rival de Robespierre enfin qui lui fit graver, à son tour, les marches de l'échafaud... « Celui qui se sert du glaive périra par le glaive. »

6 Avril 1520. — Mort de Raphaël, *l'Homère de la peinture* ; l'élève du Pérugin, plus grand que son maître ; le rival de Léonard de Vinci, de Bartolomeo di San Marco, de Masaccio, de Michel-Ange lui-même, ce colossal génie ! l'ami du Bramante ; le fondateur de l'école romaine,

l'immortel artiste enfin dont la poussière impalpable a blanchi dans la fosse, mais dont les toiles rayonnantes restent jeunes à travers les siècles, ensoleillées d'une gloire qui n'a point pâli !

7 Avril 1498. — Mort de Charles VIII *l'Affable*. Combien de couronnes sur son front ! Jeunesse, grâce, royauté, gloire militaire ! et toutes ces couronnes tombèrent à la fois ! Pour les réduire en poudre, le choc d'une pierre suffit. On montre au château d'Amboise la porte basse contre laquelle ce front de vingt-huit ans vint se briser. Les vieilles tours féodales étendent sur elle leur ombre silencieuse ; les arbrisseaux fleuris frissonnent alentour, au souffle de la brise ; la Loire coule plus bas comme elle coulait alors... Mais les générations en grand nombre ont passé... et, sur la terre de France, bien des choses sont changées.

10 Avril 1814. — Bataille de Toulouse ; c'est à dire beaucoup de morts... Gloire et paix à ceux qui tombent au champ d'honneur !

11 Avril 1814. — Abdication de Napoléon I^{er}. La mort du malade avec ses effroyables hoquets, la mort du suicidé dans les angoisses de l'isolement, la mort du vaincu lié au poteau du supplice furent-elles plus douloureuses que cette mort morale, Florence ?... Et pourtant ce colosse avait courbé sous son sceptre une partie du monde !

12 Avril 1704. — Mort de Bossuet « l'aigle de Meaux » l'ami du grand Condé ; le convertisseur de Turenne, de Dangeau et de tant d'autres dissidents ; l'immortel auteur d'innombrables écrits où le style s'élève à la hauteur de la pensée ; l'orateur des morts illustres, enfin, dont l'encens parfumait les tombes et dont le vol approchait du soleil... C'est face à face qu'il contemple aujourd'hui le Soleil de justice !

14 Avril 1865. — Assassinat d'Abraham Lincoln.....

16 Avril 1788. — Mort de Buffon. Si comme il l'a dit lui-même : « le style, c'est l'homme » quelle noblesse dans ce caractère ! Quelle harmonie merveilleuse dans cet ensemble étonnant ! Sans doute il fut peu sensible à ce titre de comte que lui décerna Louis XV ; à l'érection de sa statue devantant le jugement de la postérité ; à l'admiration universelle qui l'entourait d'honneurs... la joie des difficultés vaincues, des découvertes accomplies, des étapes énormes franchies par bonds lui suffisait... Mais la science ne dira point son dernier mot à l'homme... Dieu a fixé des bornes à ses conquêtes comme aux envahissements des flots... « *Nec plus ultra* ! » Buffon ne put franchir certaines limites et plusieurs erreurs scientifiques sont les pailles de ce diamant.

17 Avril 1709. — Bataille du Mont-Thabor : Les mères ont pleuré mais le « Dieu des armées » a prodigué ses palmes.

19 Avril 1685. — Mort de Letellier, ministre de

la guerre, puis Garde des sceaux de Louis XIV ; intelligence supérieure ; main ferme ; beaucoup de zèle... trop de zèle. Ah ! Florence, quand il est si difficile de se gouverner soi-même comment peut-on prétendre à gouverner les masses ?

21 Avril 1854. — Bombardement d'Odessa. Hélas ! Florence, que d'autres bombardements, depuis celui-là !... Les vainqueurs vaincus à leur tour ; les fiancées en deuil ; les enfants orphelins ! La France les adopte ; qu'ils la consolent et la relèvent !

23 Avril 1809. Bataille de Ratisbonne. La grande Faucheuse passe et jette les épis sanglants sur le sol... Dieu reconnaît partout les siens et lie lui-même les gerbes pour l'éternité...

27 Avril 1702. — Mort de Jean Bart, ce fils de pêcheur si noble de cœur, si grand d'intrépidité ! ce héros légendaire qui ne sut jamais parler le langage des cours, mais dont les exploits invraisemblables étonneront encore les âges futurs ; ce marin dont la nef invisible voguait à pleines voiles vers l'éternité heureuse avec le vent en poupe... le vent du devoir accompli, du généreux sacrifice !...

30 Avril 1524. Mort de Bayard à Romagnano, de Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche ! le héros de Fornoue ! le conquérant d'une partie de l'Italie ! le défenseur du pont de Garigliano, seul contre tous ! le vainqueur d'Agnadell ! le protecteur de l'innocence ! le bienfaiteur de la vertu ! le géant de Marignan ! le parain d'armes de François 1^{er} ! le sauveur de l'armée française à Romagnano !...

Quelle vie et quelle mort, ma Florence !... Elle

clôt admirablement ma liste funèbre, ne le trouves-tu pas ?...

Mais l'effrayant spectacle, que celui de ces morts, de toutes les morts humaines, si glorieuses soient-elles, s'il n'était absorbé dans la mort divine qui les protège toutes, dans cet immense drame du Calvaire dont le souvenir nous prosternerait dans peu de jours sur les dalles des églises !... Le glas tintera peu de temps, néanmoins... les cloches, de leurs voix sonores, chanteront *Alleluia* ! et nos âmes ressuscitées entonneront avec elles le cantique divin... Déjà la Nature y prélude par de joyeux tressaillements ; la sève bouillonne ; les bourgeons se gonflent, les corolles s'entrouvrent et les hirondelles reviennent. Ah ! si nous comprenions leur aérien gazouillement, quels récits de voyages n'entendrions-nous pas ! Les unes n'ont plus retrouvé leurs nids là-bas, emportés par les rafales ou balayés par les cruelles ménagères ; les autres ont resserré les amitiés anciennes et contracté des liaisons nouvelles ; celles-ci regrettent « le pays où fleurit l'orange » ; celles-là lui préfèrent les corniches parisiennes ; telle admirait le paysage du haut des airs et telle autre ne songeait qu'aux mouches ; etc. etc. etc., dans le monde des oiseaux, les goûts et les caractères varient comme chez nous, affirment les observateurs. Ils ne sont pas éloignés de croire qu'il s'y produit aussi des commérages !... Oh ! ma Florence, si les hirondelles elles-mêmes sont curieuses, indiscrettes et bavardes, en qui donc croire et sur qui compter ?

Sur notre mutuelle tendresse, ma chérie.

TA JEANNE.

MOSAÏQUE

Célébrité : l'avantage d'être connu des gens qui ne vous connaissent pas. (Chamfort).

Plus on juge, moins on aime.

(Chamfort).

ÉNIGME

Je suis difficile à trouver

Et plus encore à conserver.

Les curieux, pour me connaître,

Avec grand soin me font la cour,

Mais mon destin me défend de paraître,

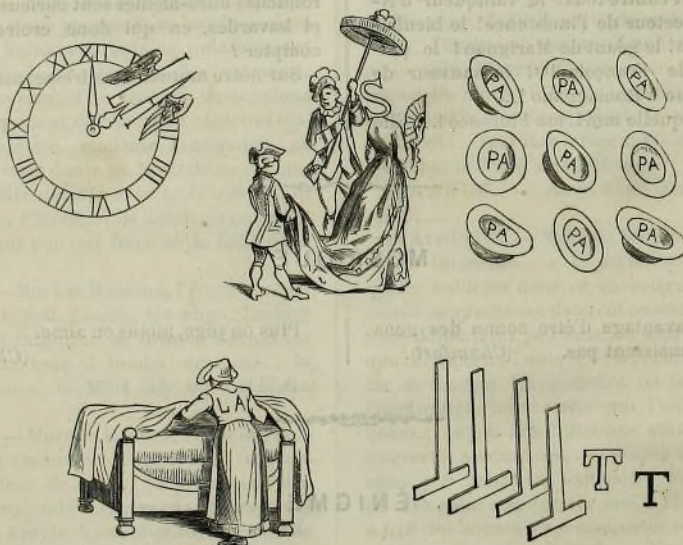
Car l'instant où je vois le jour

Est l'instant où je cesse d'être.

MOTS EN CARRÉ

Sur la noire soutane ou la toge, lecteur,
 De mon premier on voit briller la toile fine,
 Emblème distinctif, variant de couleur,
 Le prêtre et l'avocat en ornent leur poitrine. —
 Mon deuxième est le nom d'un peuple fort puissant
 Qui cultiva jadis science et poésie ;
 Mais en devenant faible, il devint ignorant
 Et bientôt ignoré. Son berceau fut l'Asie.
 Comme un aigle en son nid, dans son vieux château fort,
 Mon troisième luttant de sa tour féodale
 Sut ébranler parfois la puissance royale.
 Son nom a survécu, mais son pouvoir est mort.
 Quant à mon quatrième il se dit, cher lecteur,
 De tout ce qui s'éteint, de tout ce qui s'efface,
 D'un usage perdu, d'un arrêt que l'on casse.
 C'est le passé vaincu par le présent vainqueur.
 Parasite incommode, hôte fort malveillant
 Mon dernier rend, dit-on, l'humeur noire et chagrine.
 Pour chasser l'importun, le moyen se devine.
 Envers qui nous tourmente, on peut être insolent.

RÉBUS



Les mots en triangle de Mars sont : *Martinet, Aveyron, Recrue, Tyran, Irun, Noë, Et, T.*

Explication du Rébus de Mars : *A l'œuvre on connaît l'ouvrier.*

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY